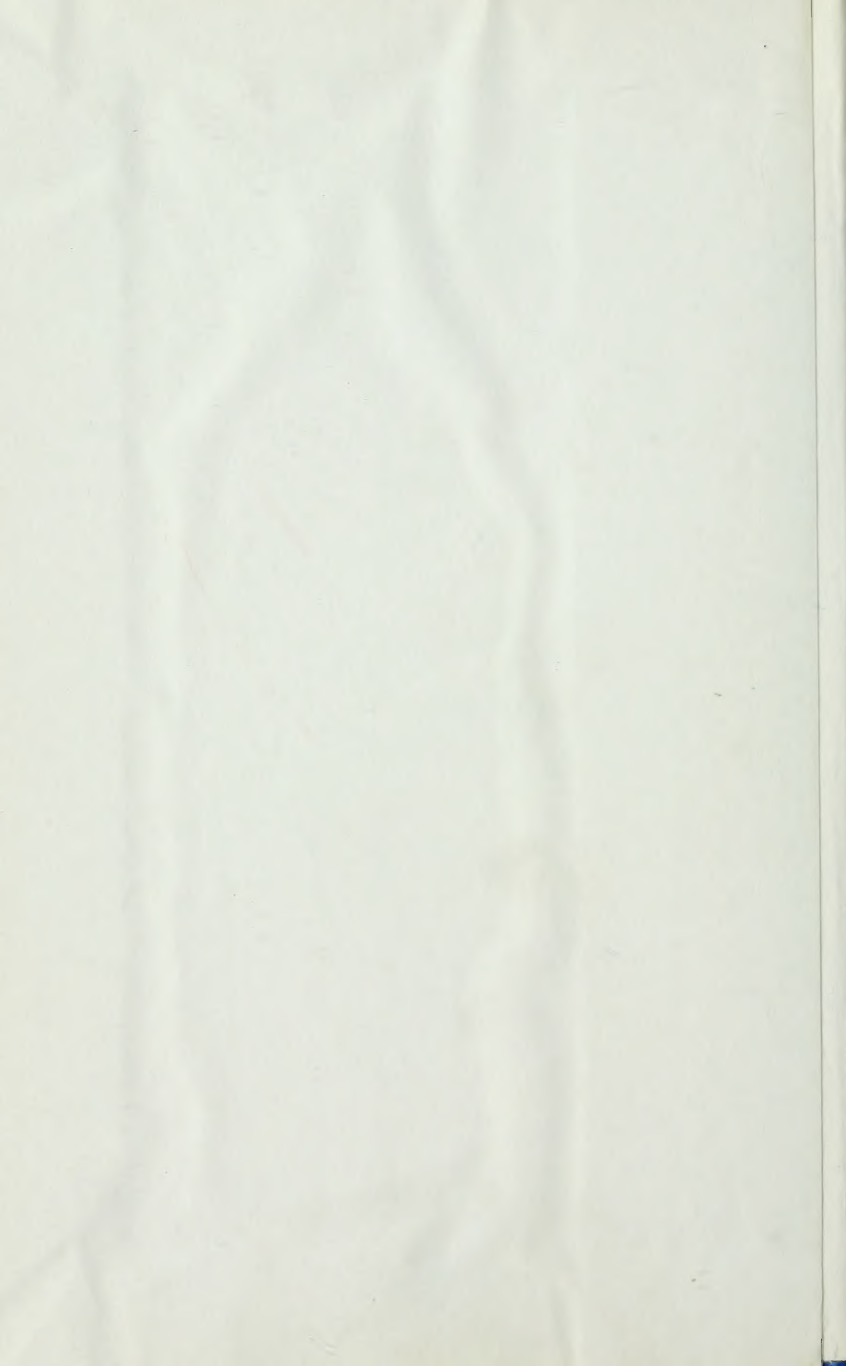


U d'of OTTAWA




39003003367314

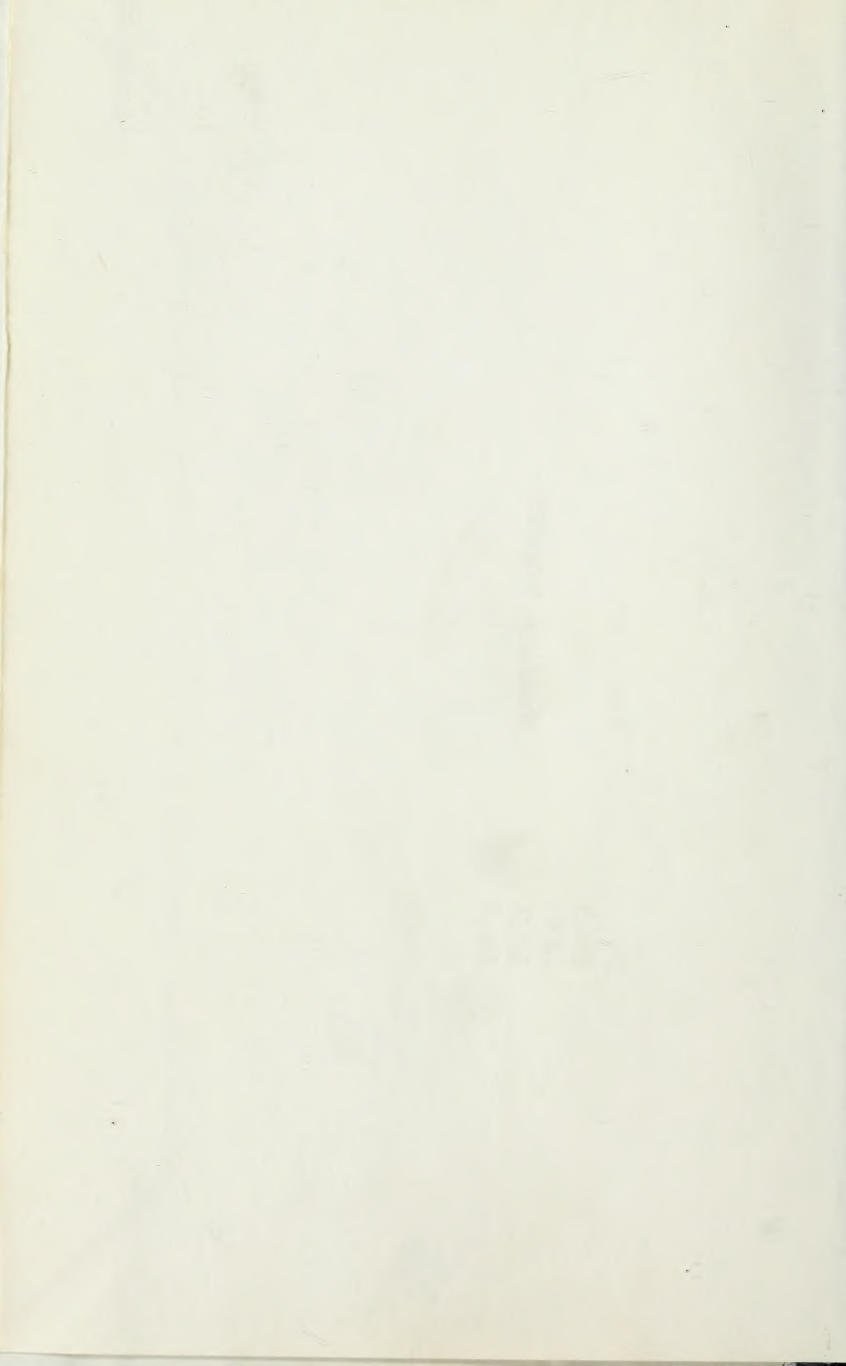


18 aout 69





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



JADIS & NAGUÈRE

LEU

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° 1801



PAUL VERLAINE

ADIS & NAGUÈRE

ÉDITION REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX
ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET DE VARIANTES

FRONTISPICE GRAVÉ SUR BOIS

PAR

PAUL BAUDIER



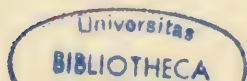
PARIS

GEORGES CRÈS ET C^{ie}

LES MAÎTRES DU LIVRE

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXI



La date de certains poèmes de *Jadis et Naguère*, nous a été fournie par les textes manuscrits et la correspondance de l'auteur.

N. D. É.

Pa

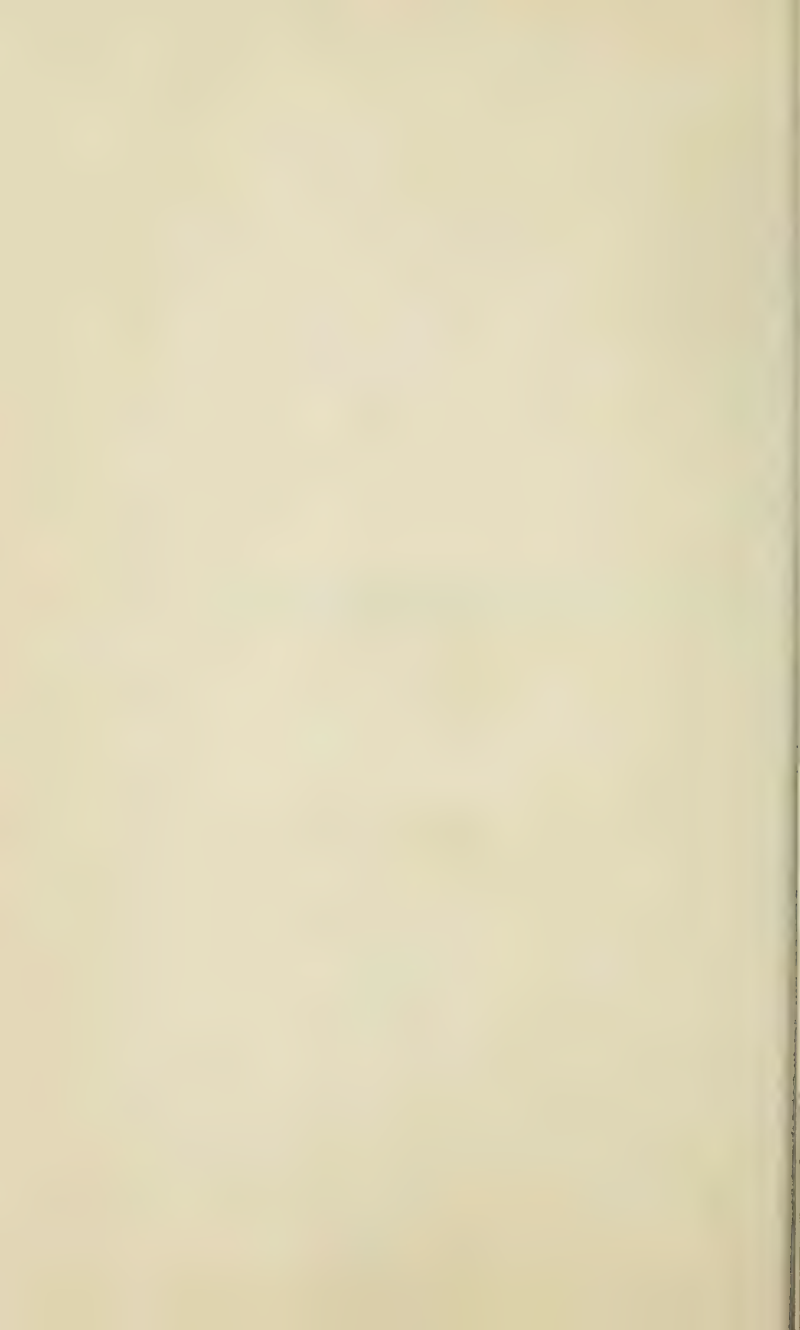
2465

. J²

1921

1922

JADIS





PROLOGUE

*En route, mauvaise troupe!
Partez, mes enfants perdus!
Ces loisirs vous étaient dûs :
La Chimère tend sa croupe.*

*Partez, grimpés sur son dos,
Comme essaimé un vol de rêves
D'un malade dans les brèves
Fleurs vagues de ses rideaux.*

*Ma main tiède qui s'agite
Faible encore, mais enfin
Sans fièvre, et qui ne palpite
Plus que d'un effort divin,*

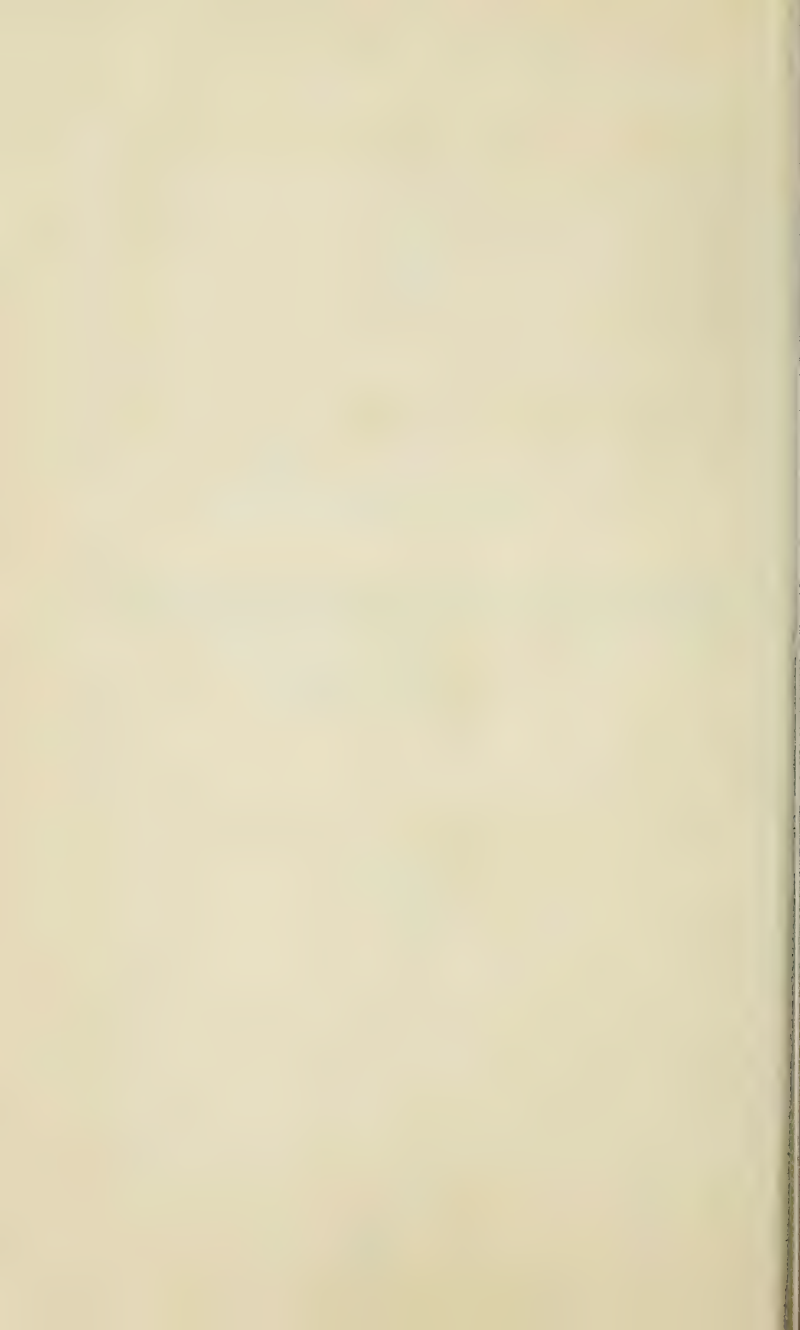
*Ma main vous bénit, petites
Mouches de mes soleils noirs
Et de mes nuits blanches. Vites,
Partez, petits désespoirs,*

*Petits espoirs, douleurs, joies,
Que dès hier renia
Mon cœur quêtant d'autres proies...
Allez, ægri somnia.*



SONNETS ET AUTRES VERS

0
0
2





A LA LOUANGE DE LAURE ET DE PÉTRARQUE

CHOSE italienne où Shakspeare a passé,
Mais que Ronsard fit superbement française,
Fine basilique au large diocèse,
Saint-Pierre-des-Vers, immense et condensé,

Elle, ta marraine, et Lui qui t'a pensé,
Dogme entier toujours debout sous l'exégèse
Même edmondschèresque ou francisquesarceyse,
Sonnet, force acquise et trésor amassé,

Ceux-là sont très bons et toujours vénérables,
Ayant procuré leur luxe aux misérables
Et l'or fou qui sied aux pauvres glorieux,

Aux poètes fiers comme les gueux d'Espagne,
Aux vierges qu'exalte un rythme exact, aux yeux
Épris d'ordre, aux cœurs qu'un vœu chaste accompagne.





PIERROT

A LÉON VALADE

C'EST plus le rêveur lunaire du vieil air
Qui riait aux aïeux dans les dessus de portes ;
Sa gaité, comme sa chandelle, hélas ! est morte,
Et son spectre aujourd'hui nous hante, mince et clair.

Et voici que parmi l'effroi d'un long éclair
Sa pâle blouse a l'air, au vent froid qui l'emporte,
D'un linceul, et sa bouche est béante, de sorte
Qu'il semble hurler sous les morsures du ver.

Avec le bruit d'un vol d'oiseaux de nuit qui passe,
Ses manches blanches font vaguement par l'espace
Des signes fous auxquels personne ne répond.

Ses yeux sont deux grands trous où rampe du phosphore
Et la farine rend plus effroyable encore
Sa face exsangue au nez pointu de moribond.

[1868.]





KALÉIDOSCOPE

A GERMAIN NOUVEAU

DANS une rue, au cœur d'une ville de rêve,
Ce sera comme quand on a déjà vécu :
Un instant à la fois très vague et très aigu...
O ce soleil parmi la brume qui se lève !

O ce cri sur la mer, cette voix dans les bois !
Ce sera comme quand on ignore des causes :
Un lent réveil après bien des mététempyscoses :
Les choses seront plus les mêmes qu'autrefois

Dans cette rue, au cœur de la ville magique
Où des orgues moudront des gigue dans les soirs,
Où les cafés auront des chats sur les dressoirs,
Et que traverseront des bandes de musique.

Ce sera si fatal qu'on en croira mourir :
Des larmes ruisselant douces le long des joues,
Des rires sanglotés dans le fracas des roues,
Des invocations à la mort de venir,

Des mots anciens comme un bouquet de fleurs fanées !
Les bruits aigres des bals publics arriveront,
Et des veuves avec du cuivre après leur front,
Paysannes, fendront la foule des traînées

Qui flânent là, causant avec d'affreux moutards
Et des vieux sans sourcils que la darte enfarine,
Cependant qu'à deux pas, dans des senteurs d'urine,
Quelque fête publique enverra des pétards.

Ce sera comme quand on rêve et qu'on s'éveille !
Et que l'on se rendort et que l'on rêve encor
De la même féerie et du même décor,
L'été, dans l'herbe, au bruit moiré d'un vol d'abeille.

[Bruxelles, octobre 1873.]





INTÉRIEUR

AGRANDS plis sombres une ample tapisserie
De haute lice, avec emphase descendrait
Le long des quatre murs immenses d'un retraits
Mystérieux où l'ombre au luxe se marie.

Les meubles vieux, d'étoffe éclatante flétrie,
Le lit entr'aperçu vague comme un regret,
Tout aurait l'attitude et l'âge du secret,
Et l'esprit se perdrait en quelque allégorie.

Ni livres, ni tableaux, ni fleurs, ni clavecins;
Seule, à travers les fonds obscurs, sur des coussins,
Une apparition bleue et blanche de femme

Tristement sourirait — inquiétant témoin —
Au lent écho d'un chant lointain d'épithalame,
Dans une obsession de musc et de benjoin.

[1867.]





DIZAIN

MIL HUIT CENT TRENTE

JE suis né romantique et j'eusse été fatal
En un frac très étroit aux boutons de métal,
Avec ma barbe en pointe et mes cheveux en brosse.
Hablant espagnol, très loyal et très féroce,
L'œil idoine à l'œillade et chargé de défis.
Beautés mises à mal et bourgeois déconfits
Eussent bondé ma vie et soulé mon cœur d'homme.
Pâle et jaune, d'ailleurs, et taciturne comme
Un infant scrofuleux dans un Escurial...
Et puis j'eusse été si féroce et si loyal !

[Mons, 8 sept. 1874.]





A HORATIO

AMI, le temps n'est plus des guitares, des plumes,
Des créanciers, des duels hilares à propos
De rien, des cabarets, des pipes aux chapeaux
Et de cette gaité banale où nous nous plûmes.

Voici venir, ami très tendre qui t'allumes
Au moindre dé pipé, mon doux briseur de pots,
Horatio, terreur et gloire des tripots,
Cher diseur de jurons à remplir cent volumes,

Voici venir parmi les brumes d'Elseneur
 Quelque chose de moins plaisant, sur mon honneur,
 Qu'Ophélia, l'enfant aimable qui s'étonne.

C'est le spectre, le spectre impérieux ! Sa main
 Montre un but et son œil éclaire et son pied tonne,
 Hélas ! et nul moyen de remettre à demain !

[1867.]





SONNET BOITEUX

A ERNEST DELAHAYE

Ah ! vraiment c'est triste, ah ! vraiment ça finit trop mal.
Il n'est pas permis d'être à ce point infortuné.
Ah ! vraiment c'est trop la mort du naïf animal
Qui voit tout son sang couler sous son regard fané.

Londres fume et crie. O quelle ville de la Bible !
Le gaz flambe et nage et les enseignes sont vermeilles.
Et les maisons dans leur ratatinement terrible
Épouvantent comme un sénat de petites vieilles.

Tout l'affreux passé saute, piaule, miaule et glapit
 Dans le brouillard rose et jaune et sale des *sohos*
 Avec des *indeeds* et des *all rights* et des *hâos*.

Non vraiment c'est trop un martyr sans espérance,
 Non vraiment cela finit trop mal, vraiment c'est triste:
 O le feu du ciel sur cette ville de la Bible !

[Bruxelles, 24-28 nov. 1873.]





LE CLOWN

A LAURENT TAILHADE

BOBÈCHE, adieu ! bonsoir, Paillasse ! arrière, Gille !
Place, bouffons vieilliss, au parfait plaisantin,
Place ! très grave, très discret et très hautain,
Voici venir le maître à tous, le clown agile

Plus souple qu'Arlequin et plus brave qu'Achille,
C'est bien lui, dans sa blanche armure de satin ;
Vides et clairs ainsi que des miroirs sans tain,
Ses yeux ne vivent pas dans son masque d'argile.

Ils luisent bleus parmi le fard et les onguents,
Cependant que la tête et le buste, élégants,
Se balancent sur l'arc paradoxal des jambes.

Puis il sourit. Autour le peuple bête et laid,
La canaille puante et *sainte* des lames
Acclame l'histrion sinistre qui la hait.

[1867.]





ÉCRIT SUR L'ALBUM

DE

M^{me} N[INA] DE V[ILLARS]

DES yeux tout autour de la tête
Ainsi qu'il est dit dans Murger.
Point très bonne. Un esprit d'enfer
Avec des rires d'alouette.

Sculpteur, musicien, poète
Sont ses hôtes. Dieux, quel hiver
Nous passâmes ! Ce fut amer
Et doux. Un sabbat ! Une fête !

Ses cheveux, noir tas sauvage où
Scintille un barbare bijou,
La font reine et la font fantoche.

Ayant vu cet ange pervers,
« Oûsqu'est mon sonnet? » dit Arvers,
Et Chilpéric dit : « Saprismoche ! »

[1869.]





LE SQUELETTE

A ALBERT MÉRAT

DEUX reîtres saouls, courant les champs, virent parmi
La fange d'un fossé profond, une carcasse
Humaine dont la faim torve d'un loup fugace
Venait de disloquer l'ossature à demi.

La tête, intacte, avait ce rictus ennemi
Qui nous attriste, nous énerve et nous agace.
Or, peu mystiques, nos capitaines Fracasse
Songèrent (John Falstaff lui-même en eût frémi)

Qu'ils avaient bu, que tout vin bu filtre et s'égoutte,
Et qu'en outre ce mort avec son chef béant
Ne serait pas fâché de boire aussi, sans doute.

Mais comme il ne faut pas insulter au Néant,
Le squelette s'étant dressé sur son séant
Fit signe qu'ils pouvaient continuer leur route.

[1869.]





[ET NOUS VOILA TRÈS DOUX...]

A ALBERT MÉRAT

ET nous voilà très doux à la bêtise humaine,
Lui pardonnant vraiment et même un peu touchés
De sa candeur extrême et des torts très légers
Dans le fond qu'elle assume et du train qu'elle mène.

Pauvres gens que les gens ! Mourir pour Célimène,
Épouser Angélique ou venir de nuit chez
Agnès et la briser, et tous les sots péchés,
Tel est l'Amour encor plus faible que la Haine !

L'Ambition, l'Orgueil, des tours dont vous tombez,
Le Vin, qui vous imbibe et vous tord imbibés,
L'Argent, le Jeu, le Crime, un tas de pauvres crimes !

C'est pourquoi, mon très cher Méral, Méral et moi,
Nous étant dépouillés de tout banal émoi,
Vivons dans un dandysme épris des seules Rimes !

[Juin 1882.]





ART POÉTIQUE

A CHARLES MORICE

DE la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïlles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiancée
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'Esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

O qui dira les torts de la Rime !
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

[Mons, avril 1874.]





LE PITRE

LE tréteau qu'un orchestre emphatique secoue
Grince sous les grands pieds du maigre baladin
Qui harangue non sans finesse et sans dédain
Les badauds piétinant devant lui dans la boue.

Le plâtre de son front et le fard de sa joue
Font merveille. Il pérore et se tait tout soudain,
Reçoit des coups de pieds au derrière, badin
Baise au cou sa commère énorme, et fait la roue.

Ses boniments, de cœur et d'âme approuvons-les.
 Son court pourpoint de toile à fleurs et ses mollets
 Tournants jusqu'à l'abus valent que l'on s'arrête.

Mais ce qu'il sied à tous d'admirer, c'est surtout
 Cette perruque d'où se dresse sur la tête,
 Preste, une queue avec un papillon au bout.





ALLÉGORIE

A JULES VALADON

DESPOTIQUE, pesant, incolore, l'Été,
Comme un roi fainéant présidant un supplice,
S'étire par l'ardeur blanche du ciel complice
Et bâille. L'homme dort loin du travail quitté.

L'alouette au matin, lasse, n'a pas chanté.
Pas un nuage, pas un souffle, rien qui plisse
Ou ride cet azur implacablement lisse
Où le silence bout dans l'immobilité.

L'âpre engourdissement a gagné les cigales
Et sur leur lit étroit de pierres inégales
Les ruisseaux à moitié taris ne sautent plus.

Une rotation incessante de moires
Lumineuses étend ses flux et ses reflux...
Des guêpes, çà et là volent, jaunes et noires.

[1868.]





L' AUBERGE

A JEAN MORÉAS

MURS blancs, toit rouge, c'est l'Auberge fraîche au bord
Du grand chemin poudreux où le pied brûle et saigne,
L'auberge gaie avec le *Bonheur* pour enseigne.
Vin bleu, pain tendre, et pas besoin de passeport.

Ici l'on fume, ici l'on chante, ici l'on dort.
L'hôte est un vieux soldat, et l'hôtesse qui peigne
Et lave dix marmots roses et pleins de teigne
Parle d'amour, de joie et d'aise, et n'a pas tort !

La salle au noir plafond de poutres, aux images
Violentes, *Maleck Adel* et les *Rois Mages*,
Vous accueille d'un bon parfum de soupe aux choux.

Entendez-vous ? C'est la marmite qu'accompagne
L'horloge du tic tac allègre de son pouls.
Et la fenêtre s'ouvre au loin sur la campagne.

[1868.]





CIRCONSPÉCTION

A GASTON SÉNÉCHAL

DONNE ta main, retiens ton souffle, asseyons-nous
Sous cet arbre géant où vient mourir la brise
En soupirs inégaux sous la ramure grise
Que caresse le clair de lune blême et doux.

Immobiles, baissions nos yeux vers nos genoux.
Ne pensons pas, rêvons. Laissons faire à leur guise
Le bonheur qui s'enfuit et l'amour qui s'épuise,
Et nos cheveux frôlés par l'aile des hiboux.

Oublions d'espérer. Discrète et contenue,
Que l'âme de chacun de nous deux continue
Ce calme et cette mort sereine du soleil.

Restons silencieux parmi la paix nocturne :
Il n'est pas bon d'aller troubler dans son sommeil
La nature, ce dieu féroce et taciturne.

[1867.]





pr la femme

VERS POUR ÊTRE CALOMNIÉ

A CHARLES VIGNIER

CE soir je m'étais penché sur ton sommeil.
Tout ton corps dormait chaste sur l'humble lit,
Et j'ai vu, comme un qui s'applique et qui lit,
Ah ! j'ai vu que tout est vain sous le soleil !

Qu'on vive, ô quelle délicate merveille,
Tant notre appareil est une fleur qui plie !
O pensée aboutissant à la folie !
Va, pauvre, dors ! moi, l'effroi pour toi m'éveille.

Ah ! misère de t'aimer, mon frêle amour
Qui vas respirant comme on expire un jour !
O regard fermé que la mort fera tel !

O bouche qui ris en songe sur ma bouche,
En attendant l'autre rire plus farouche !
Vite, éveille-toi. Dis, l'âme est immortelle ?





LUXURES

A LÉO TRÉZENIK

CHAIR ! ô seul fruit mordu des vergers d'ici-bas,
Fruit amer et sucré qui jutes aux dents seules
Des affamés du seul amour, bouches ou gueules,
Et bon dessert des forts, et leurs joyeux repas,

Amour ! le seul émoi de ceux que n'émeut pas
L'horreur de vivre, Amour qui presses sous tes meules
Les scrupules des libertins et des bégueules
Pour le pain des damnés qu'élisent les sabbats,

Amour, tu m'apparais aussi comme un beau pâtre
Dont rêve la fileuse assise auprès de l'âtre
Les soirs d'hiver dans la chaleur d'un sarment clair,

Et la fileuse c'est la Chair, et l'heure tinte
Où le rêve étreindra la rêveuse, — heure sainte
Ou non ! qu'importe à votre extase, Amour et Chair ?

[Jehonville, mai 1873.]





VENDANGES

A GEORGES RALL

Les choses qui chantent dans la tête
Alors que la mémoire est absente,
Écoutez ! c'est notre sang qui chante...
O musique lointaine et discrète !

Écoutez ! c'est notre sang qui pleure
Alors que notre âme s'est enfuie,
D'une voix jusqu'alors inouïe
Et qui va se taire tout à l'heure.

Frère du sang de la vigne rose,
Frère du vin de la veine noire,
O vin, ô sang, c'est l'apothéose !

Chantez, pleurez ! Chassez la mémoire
Et chassez l'âme, et jusqu'aux ténèbres
Magnétisez nos pauvres vertèbres.

[24-28 nov. 1873.]





IMAGES D'UN SOU

A LÉON DIERX

DE toutes les douleurs douces
Je compose mes magies !
Paul, les paupières rougies,
Erre seul aux Pamplemousses.
La Folle-par-amour chante
Une ariette touchante.
C'est la mère qui s'alarme
De sa fille fiancée.
C'est l'épouse délaissée
Qui prend un sévère charme

A s'exagérer l'attente
 Et demeure palpitante.
 C'est l'amitié qu'on néglige
 Et qui se croit méconnue.
 C'est toute angoisse ingénue,
 C'est tout bonheur qui s'afflige :
 L'enfant qui s'éveille et pleure,
 Le prisonnier qui voit l'heure,
 Les sanglots des tourterelles,
 La plainte des jeunes filles.
 C'est l'appel des Inésilles
 — Que gardent dans des tourelles
 De bons vieux oncles avars —
 A tous sonneurs de guitares.
 Voici Damon qui soupire
 Sa tendresse à Geneviève
 De Brabant qui fait ce rêve
 D'exercer un chaste empire
 Dont elle-même se pâme
 Sur la veuve de Pyrame
 Tout exprès ressuscitée,
 Et la forêt des Ardennes
 Sent circuler dans ses veines
 La flamme persécutée
 De ces princesses errantes
 Sous les branches murmurantes,

Et madame Malbrouck monte
A sa tour pour mieux entendre
La viole et la voix tendre
De ce cher trompeur de Comte
Ory qui revient d'Espagne
Sans qu'un doublon l'accompagne.
Mais il s'est couvert de gloire
Aux gorges des Pyrénées
Et combien d'infortunées
Au teint de lis et d'ivoire
Ne fit-il pas à tous risques
Là-bas, parmi les Morisques !...
Toute histoire qui se mouille
De délicieuses larmes,
Fût-ce à travers des chocs d'armes
Aussitôt chez moi s'embrouille,
Se mêle à d'autres encore,
Finalement s'évapore
En capricieuses nues,
Laisant à travers des filtres
Subtils talismans et philtres
Au fin fond de mes cornues
Au feu de l'amour rougies.
Accourez à mes magies !
C'est très beau. Venez d'aucunes
Et d'aucuns. Entrrez, bagasse !

Cadet-Roussel est paillasse
Et vous dira vos fortunes.
C'est Crédit qui tient la caisse.
Allons vite qu'on se presse !

[Mons, déc. 1873.]



LES UNS ET LES AUTRES

COMÉDIE DÉDIÉE

A

THÉODORE DE BANVILLE

PERSONNAGES

MYRTIL

SYLVANDRE

ROSALINDE

CHLORIS

MEZZETIN

CORYDON

AMINTE

BERGERS, MASQUES





LES UNS ET LES AUTRES

La scène se passe dans un parc de Watteau, vers une fin d'après-midi d'été.

Une nombreuse compagnie d'hommes et de femmes est groupée, en de nonchalantes attitudes, autour d'un chanteur costumé en Mezzetin, qui s'accompagne doucement sur une mandoline.

SCÈNE PREMIÈRE

MEZZETIN
chantant.

P UISQUE tout n'est rien que fables,
Hormis d'aimer ton désir,
Jouis vite du loisir
Que te font des dieux affables.

Puisqu'à ce point se trouva
Facile ta destinée,
Puisque vers toi ramenée
L'Arcadie est proche, — va!

Va! le vin dans les feuillages
Fait éclater les beaux yeux
Et battre les cœurs joyeux
A l'étroit sous les corsages...

CORYDON

A l'exemple de la cigale nous avons
Chanté...

AMINTE

Si nous allions danser ?

TOUS

moins Myrtil, Rosalinde, Sylvandre et Chloris.

Nous vous suivons !

Ils sortent à l'exception des mêmes.

—

SCÈNE II

—

MYRTIL, ROSALINDE, SYLVANDRE, CHLORIS

ROSALINDE

à Myrtil.

Restons.

CHLORIS

à Sylvandre.

Favorisé, vous pouvez dire l'être :
J'aime la danse à m'en jeter par la fenêtre,
Et si je ne vais pas sur l'herbette avec eux
C'est bien pour vous !

Sylvandre la presse.

Paix-là ! Que vous êtes fougueux !

Sortent Sylvandre et Chloris.

SCÈNE III

MYRTIL, ROSALINDE

ROSALINDE

Parlez-moi.

MYRTIL

De quoi voulez-vous donc que je cause ?
Du passé ? Cela vous ennuerait, et pour cause.
Du présent ? A quoi bon, puisque nous y voilà ?
De l'avenir ? Laissons en paix ces choses-là !

ROSALINDE

Parlez-moi du passé.

MYRTIL

Pourquoi ?

ROSALINDE

C'est mon caprice.

Et fiez-vous à la mémoire adulatrice
Qui va teinter d'azur les plus mornes jadis
Et masque les enfers anciens en paradis.

MYRTIL

Soit donc ! J'évoquerai, ma chère, pour vous plaire,
Ce morne amour qui fut, hélas ! notre chimère,
Regrets sans fin, ennuis profonds, poignants remords,
Et toute la tristesse atroce des jours morts ;
Je dirai nos plus beaux espoirs déçus sans cesse,
Ces deux cœurs dévoués jusques à la bassesse
Et soumis l'un à l'autre, et puis, finalement,
Pour toute récompense et tout remerciement,
Navrés, martyrisés, bafoués l'un par l'autre,
Ma folle jalousie étreinte par la vôtre,
Vos soupçons complétant l'horreur de mes soupçons,
Toutes vos trahisons, toutes mes trahisons !
Oui, puisque ce passé vous flatte et vous agréé,
Ce passé que je lis tracé comme à la craie
Sur le mur ténébreux du souvenir, je veux,
Ce passé tout entier, avec ses désaveux

Et ses explosions de pleurs et de colère,
Vous le redire, afin, ma chère, de vous plaire !

ROSALINDE

Savez-vous que je vous trouve admirable, ainsi
Plein d'indignation élégante ?

MYRTIL

irrité.

Merci !

ROSALINDE

Vous vous exagérez aussi par trop les choses.
Quoi ! pour un peu d'ennui, quelques heures moroses,
Vous lamenter avec ce courroux enfantin !
Moi, je rends grâce au dieu qui me fit ce destin
D'avoir aimé, d'aimer l'ingrat, d'aimer encore
L'ingrat qui tient de sots discours, et qui m'adore
Toujours, ainsi qu'il sied d'ailleurs en ce pays
De Tendre. Oui ! Car malgré vos regards ébahis
Et vos bras de poupée inerte, je suis sûre
Que vous gardez toujours ouverte la blessure
Faite par ces yeux-ci, boudeur, à ce cœur-là.

MYRTIL

allendri.

Pourtant le jour où cet amour m'ensorcela
Vous fut autant qu'à moi funeste, mon amie.
Croyez-moi, réveiller la tendresse endormie,

C'est téméraire, et mieux vaudrait pieusement
Respecter jusqu'au bout son assoupissement
Qui ne peut que finir par la mort naturelle.

ROSALINDE

Fou ! par quoi pouvons-nous vivre, sinon par elle ?

MYRTIL

sincère.

Alors, mourons !

ROSALINDE

Vivons plutôt ! Fût-ce à tout prix !
Quant à moi, vos aigreurs, vos fureurs, vos mépris,
Qui ne sont, je le sais, qu'un dépit éphémère,
Et cet orgueil qui rend votre parole amère,
J'en veux faire litière à mon amour têtù,
Et je vous aimerai quand même, m'entends-tu ?

MYRTIL

Vous êtes mutinée...

ROSALINDE

Allons, laissez-vous faire !

MYRTIL

cédant.

Donc, il le faut !

ROSALINDE

Venez cueillir la primevère
De l'amour renaissant timide après l'hiver.

Quittez ce front chagrin, souriez comme hier
A ma tendresse entière et grande, encor qu'ancienne !

MYRTIL

Ah, toujours tu m'auras mené, magicienne !

Ils sortent. Rentrent Sylvandre et Chloris.

—

SCÈNE IV

—

SYLVANDRE, CHLORIS

CHLORIS

courant.

Non !

SYLVANDRE

Si !

CHLORIS

Je ne veux pas...

SYLVANDRE

la baisant sur la nuque.

Dites : je ne veux plus !

La tenant embrassée.

Mais voici, j'ai fixé vos vœux irrésolus
Et le milan affreux tient la pauvre hirondelle.

CHLORIS

Fi ! l'action vilaine ! Au moins rougissez d'elle !
Mais non ! Il rit, il rit !

Pleurnichant pour rire.

Ah, oh, hi, que c'est mal !

SYLVANDRE

Tarare ! mais le seul état vraiment normal,
C'est le nôtre, c'est, fous l'un de l'autre, gais, libres,
Jeunes, et méprisant tous autres équilibres
Quelconques, qui ne sont que cloche-pieds piteux,
D avoir deux cœurs pour un, et, chère âme, un pour deux

CHLORIS

Que voilà donc, monsieur l'amant, de beau langage !
Vous êtes procureur ou poète, je gage,
Pour ainsi discourir, sans rire, obscurément.

SYLVANDRE

Vous vous moquez avec un babil très charmant,
Et me voici deux fois épris de ma conquête :
Tant d'éclat en vos yeux jolis, et dans la tête
Tant d'esprit ! Du plus fin encore, s'il vous plaît.

CHLORIS

Et si je vous trouvais par hasard bête et laid,
Fier conquérant fictif, grand vainqueur en peinture ?

SYLVANDRE

Alors, n'eussiez-vous pas arrêté l'aventure
De tantôt, qui semblait exclure tout dégoût
Conçu par vous, à mon détriment, après tout ?

CHLORIS

O la fatuité des hommes qu'on n'évince
Pas sur-le-champ ! Allez, allez, la preuve est mince
Que vous invoquez là d'un penchant présumé
De mon cœur pour le vôtre, aspirant bien-aimé.
— Au fait, chacun de nous vainement déblatère,
Et, tenez, je vous vais dire mon caractère,
Pour qu'étant à la fin bien au courant de moi
Si vous souffrez, du moins vous connaissiez pourquoi,
Sachez donc...

SYLVANDRE

Que je meure ici, ma toute belle
Si j'exige...

CHLORIS

— Sachez d'abord vous taire. — Or celle
Qui vous parle est coquette et folle. Oui, je le suis.
J'aime les jours légers et les frivoles nuits ;
J'aime un ruban qui m'aille, un amant qui me plaise,
Pour les bien détester après tout à mon aise.

Vous, par exemple, vous, monsieur, que je n'ai pas
Naguère tout à fait traité de haut en bas,
Me dussiez-vous tenir pour la pire pécore,
Eh bien, je ne sais pas si je vous souffre encore !

SYLVANDRE

souriant.

Dans le doute...

CHLORIS

coquette, s'enfuyant.

« Abstiens-toi », dit l'autre. Je m'abstiens.

SYLVANDRE

presque naïf.

Ah ! c'en est trop, je souffre et m'en vais pleurer.

CHLORIS

touchée, mais gaie.

Viens,

Enfant, mais souviens-toi que je suis infidèle
Souvent, ou bien plutôt capricieuse. Telle
Il faut me prendre. Et puis, voyez-vous, nous voici
Tous deux bien amoureux, — car je vous aime aussi, —
Là ! voilà le grand mot lâché ! Mais...

SYLVANDRE

O cruelle

Réticence !

CHLORIS

Attendez la fin, pauvre cervelle.

Mais, dirais-je, malgré tous nos transports et tous
Nos serments mutuels, solennels, et jaloux
D'être éternels, un dieu malicieux préside
Aux autels de Paphos —

Sur un geste de dénégation de Sylvandre.

C'est un fait — et de Gnide.

Telle est la loi qu'Amour à nos cœurs révéla.
L'on n'a pas plutôt dit ceci qu'on fait cela.
Plus tard on se repent, c'est vrai, mais le parjure
A des ailes, et comme il perdrait sa gageure
Celui qui poursuivrait un mensonge envolé !
Qu'y faire ? Promener son souci désolé,
Bras ballants, yeux rougis, la tête décoiffée,
A travers monts et vaux, ainsi qu'un autre Orphée,
Gonfler l'air de soupirs et l'océan de pleurs
Par l'indiscrétion de bavardes douleurs ?
Non, cent fois non ! Plutôt aimer à l'aventure
Et ne demander pas l'impossible à Nature !
Nous voici, venez-vous de dire, bien épris
L'un de l'autre, soyons heureux, faisons mépris
De tout ce qui n'est pas notre douce folie !
Deux cœurs pour un, un cœur pour deux... je m'y rallie,
Me voici vôtre, tienne !... Êtes-vous rassuré ?
Tout à l'heure j'avais mille fois tort, c'est vrai,

D'ainsi boudier un cœur offert de bonne grâce,
Et c'est moi qui reviens à vous, de guerre lasse.
Donc aimons-nous. Prenez mon cœur avec ma main,
Mais, pour Dieu, n'allons pas songer au lendemain,
Et si ce lendemain doit ne pas être aimable,
Sachons que tout bonheur repose sur le sable,
Qu'en amour il n'est pas de malhonnêtes gens,
Et surtout soyons-nous l'un à l'autre indulgents.
Cela vous plaît ?

SYLVANDRE

Cela me plairait si...

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, MYRTIL

MYRTIL

survenant.

Madame

A raison. Son discours serait l'épithalame
Que j'eusse proféré si...

CHLORIS

Cela fait deux « si »,

C'est un de trop.

MYRTIL

à Chloris.

Je pense absolument ainsi

Que vous.

CHLORIS

à Sylvandre.

Et vous, monsieur ?

SYLVANDRE

La vérité m'oblige...

CHLORIS

au même.

Eh quoi, monsieur, déjà si tiède !...

MYRTIL

à Chloris.

L'homme-lige

Qu'il vous faut, ô Chloris, c'est moi...

—

SCÈNE VI

—

LES PRÉCÉDENTS, ROSALINDE

ROSALINDE

survenant.

Salut ! je suis

Alors, puisqu'il le faut décidément, depuis

Tous ces étonnements où notre cœur se joue,
A votre chariot la cinquième roue.

A Myrtil.

Je vous rends vos serments anciens et les nouveaux
Et les récents, les vrais aussi bien que les faux.

MYRTIL

*au bras de Chloris
et protestant comme par manière d'acquit.*

Chère !

ROSALINDE

Vous n'avez pas besoin de vous défendre,
Car me voici l'amie intime de Sylvandre.

SYLVANDRE

ravi, surpris et léger.

O doux Charybde après un aimable Scylla !
Mais celle-ci va faire ainsi que celle-là
Sans doute, et toutes deux, adorables coquettes
Dont les caprices sont bel et bien des raquettes
Joueront avec mon cœur, je le crains, au volant.

CHLORIS

à Sylvandre.

Fat !

ROSALINDE

au même.

Ingrat !

MYRTIL

au même.

Insolent !

SYLVANDRE

à Myrtil.

Quant à cet « insolent »,

Ami cher, mes griefs sont au moins réciproques
Et s'il est vraie que nous te vexions, tu nous choques.

A Rosalinde et à Chloris.

Mesdames, je suis votre esclave à toutes deux,
Mais mon cœur qui se cabre aux chemins hasardeux
Est un méchant cheval réfractaire à la bride
Qui devant tout péril connu s'enfuit, rapide,
A tous crins, s'allât-il rompre le col plus loin.

A Rosalinde.

Or donc, si vous avez, Rosalinde, besoin
Pour un voyage au bleu pays des fantaisies
D'un franc coursier, gourmand de provendes choisies
Et quelque peu fringant, mais jamais rebuté,
Chevauchez à loisir ma bonne volonté.

MYRTIL

La déclaration est un tant soit peu roide.
Mais, bah ! chat échaudé craint l'eau, fût-elle froide,

à Rosalinde.

N'est-ce pas, Rosalinde, et vous le savez bien
Que ce chat-là surtout, c'est moi.

ROSALINDE

Je ne sais rien.

MYRTIL

Et puisqu'en ce conflit où chacun se rebiffe
Chloris aussi veut bien m'avoir pour hippogriffe
De ses rêves devers la lune ou bien ailleurs,
Me voici tout bridé, couvert d'ailleurs de fleurs
Charmantes aux odeurs puissantes et divines
Dont je sentirai bien tôt ou tard les épines.

A Chloris.

Madame, n'est-ce pas ?

CHLORIS

Taisez-vous et m'aimez.

Adieu, Sylvandre !

ROSALINDE

Adieu, Myrtil !

MYRTIL

à Rosalinde.

Est-ce à jamais ?

SYLVANDRE

A Chloris.

C'est pour toujours !

ROSALINDE

Adieu, Myrtil !

CHLORIS

Adieu, Sylvandre !

Sortent Sylvandre et Rosalinde.

SCÈNE VII

MYRTIL, CHLORIS

CHLORIS

C'est donc que vous avez de l'amour à revendre
Pour, le joug d'une amante irritée écarté,
Vous tourner aussitôt vers ma faible beauté ?

MYRTIL

Croyez-vous qu'elle soit à ce point offensée ?

CHLORIS

Qui ? ma beauté ?

MYRTIL

Non. L'autre...

CHLORIS

Ah ! — J'avais la pensée

Bien autre part, je vous l'avoue, et m'attendais
A quelque madrigal un peu compliqué, mais
Sans doute vous voulez parler de Rosalinde
Et du courroux auquel son corps crispé se guinde...
N'en doutez pas, elle est vexée horriblement.

MYRTIL

En êtes-vous bien sûre ?

CHLORIS

Ah ça, pour un amant
Tout récemment élu, sur sa chaude supplique
Encore ! et dans un tel concours mélancolique
Malgré qu'un tant soit peu plaisant d'événements,
Ne pouvez-vous pas mieux employer les moments
Premiers de nos premiers amours, ô cher Thésée,
Qu'à vous préoccuper d'Ariane laissée ?
— Mais taisons cela, quitte à plus tard en parler. —
Eh oui, là je vous jure, à ne vous rien céler,
Que Rosalinde, éprise encor d'un infidèle,
Trépigne, peste, enrage, et sa rancœur est telle
Qu'elle m'en a pris mon Sylvandre de dépit.

MYRTIL

Et vous regrettez fort Sylvandre ?

CHLORIS

Mal lui prit,
Que je crois, de tomber sur votre ancienne amie ?

MYRTIL

Et pourquoi ?

CHLORIS

Faux naïf ! je ne le dirai mie.

MYRTIL

Mais regrettez-vous fort Sylvandre ?

CHLORIS

M'aimez-vous,

Vous ?

MYRTIL

Vos yeux sont si beaux, votre...

CHLORIS

Êtes-vous jaloux

De Sylvandre ?

MYRTIL

très vivement.

O oui !

Se reprenant.

Mais au passé, chère belle.

CHLORIS

Allons, un tel aveu, bien que tardif, s'appelle

Une galanterie et je l'admets ainsi.

Donc vous m'aimez ?

MYRTIL

distrain, après un silence.

O oui !

CHLORIS

Quel amoureux transi

Vous seriez, si d'ailleurs vous l'étiez de moi !

MYRTIL

même jeu que précédemment.

Douce

Amie !

CHLORIS

Ah, que c'est froid ! « Douce amie ! » Il vous trousse
Un compliment banal et prend un air vainqueur !
J'aurai longtemps vos « oui » de tantôt sur le cœur.

MYRTIL

indolemment.

Permettez...

CHLORIS

Mais voici Rosalinde et Sylvandre.

MYRTIL

comme réveillé en sursaut.

Rosalinde !

CHLORIS

Et Sylvandre. Et quel besoin de fendre
Ainsi l'air de vos bras en façon de moulin ?
Ils débusquent. Tournons vite le terre-plein
Et vidons, s'il vous plaît, ailleurs cette querelle.

Ils sortent.

SCÈNE VIII

SYLVANDRE, ROSALINDE

SYLVANDRE

Et voilà mon histoire en deux mots.

ROSALINDE

Elle est telle

Que j'y lis à l'envers l'histoire de Myrtil.

Par un pressentiment inquiet et subtil

Vous redoutez l'amour qui venait, et sa lèvre

Aux baisers inconnus encore, et lui qu'enfièvre

Le souvenir d'un vieil amour désenlacé,

Stupide autant qu'ingrat, il a peur du passé,

Et tous deux avez tort, allez Sylvandre.

SYLVANDRE

Dites

Qu'il a tort...

ROSALINDE

Non, tous deux, et vous n'êtes pas quittes,

Et tous deux souffrirez, et ce sera bien fait.

SYLVANDRE

Après tout je ne vois que très mal mon forfait

Et j'ignore très bien quel sera mon martyr

Minaudant.

A moins que votre cœur...

ROSALINDE

Vous avez tort de rire.

SYLVANDRE

Je ne ris pas. Je dis posément d'une part,
Que je ne crois point tant criminel mon départ
D avec Chloris, coquette aimable mais sujette
A caution, et puis, d'autre part je projette
D'être heureux avec vous qui m'avez bien voulu
Recueillir quand brisé, désespéré, moulu,
Berné par ma maîtresse et planté là par elle
J'allais probablement me brûler la cervelle
Si j'avais eu quelque arme à feu sous mes dix doigts.
Oui je vais vous aimer, je le veux (je le dois
En outre), je vais vous aimer à la folie...
Donc, arrière regrets, dépit, mélancolie !
Je serai votre chien féal, ton petit loup
Bien doux...

ROSALINDE

Vous avez tort de rire, encore un coup.

SYLVANDRE

Encore un coup, je ne ris pas. Je vous adore,
J'idolâtre ta voix si tendrement sonore,
J'aime vos pieds, petits à tenir dans la main,
Qui font un bruit mignard et gai sur le chemin

Et luisent, rêves blancs, sous les pompons des mules.
 Quand tes grands yeux, de qui les astres sont émules
 Abaissent jusqu'à nous leurs aimables rayons,
 Comparables à ces fleurs d'été que nous voyons
 Tourner vers le soleil leur fidèle corolle,
 Lors je tombe en extase et reste sans parole,
 Sans vie et sans pensée, éperdu, fou, hagard,
 Devant l'éclat charmant et fier de ton regard.
 Je frémis à ton souffle exquis comme au vent l'herbe,
 O ma charmante, ô ma divine, ô ma superbe,
 Et mon âme palpite au bout de tes cils d'or...
 — A propos, croyez-vous que Chloris m'aime encor ?

ROSALINDE

Et si je le pensais ?

SYLVANDRE

Question saugrenue

En effet !

ROSALINDE

Voulez-vous la vérité bien nue ?

SYLVANDRE

Non ! Que me fait ? Je suis un sot, et me voici
 Confus, et je vous aime uniquement.

ROSALINDE

Ainsi,

Cela vous est égal qu'il soit patent, palpable,
Evident, que Chloris vous adore...

SYLVANDRE

Du diable

Si c'est possible ! Elle ! Elle ? Allons donc !

Soucieux tout à coup, à part.

Hélas !

ROSALINDE

Quoi,

Vous en doutez ?

SYLVANDRE

Ce cœur volage suit sa loi,

Elle leurre à présent Myrtil...

ROSALINDE

passionnément.

Elle le leurre,

Dites-vous ? Mais alors il l'aime !...

SYLVANDRE

Que je meure

Si je comprends ce cri jaloux !

ROSALINDE

Ah, taisez-vous !

SYLVANDRE

Un trompeur ! une folle !

ROSALINDE

Es-tu donc pas jaloux
De Myrtil, toi, hein, dis ?

SYLVANDRE

comme frappé subitement d'une idée douloureuse.

Tiens ! la fâcheuse idée
Mais c'est qu'oui ! me voici l'âme tout obsédée...

ROSALINDE

presque joyeuse.

Ah, vous êtes jaloux aussi, je savais bien !

SYLVANDRE

à part.

Feignons encor.

A Rosalinde.

Je vous jure qu'il n'en est rien
Et si vraiment je suis jaloux de quelque chose,
Le seul Myrtil du temps jadis en est la cause.

ROSALINDE

Trêve de compliments fastidieux. Je suis
Très triste, et vous aussi. Le but que je poursuis
Est le vôtre. Causons de nos deuils identiques.
Des malheureux ce sont, il paraît, les pratiques,
Cela, dit-on, console. Or nous aimons toujours,
Vous Chloris, moi Myrtil, sans espoir de retours

Apparents. Entre nous la seule différence
C'est que l'on m'a trahie, et que votre souffrance
A vous vient de vous-même, et n'est qu'un châtiment.
Ai-je tort ?

SYLVANDRE

Vous lisez dans mon cœur couramment,
Chère Chloris, je t'ai méchamment méconnue !
Qui me rendra jamais ta malice ingénue,
Et ta gaité si bonne, et ta grâce, et ton cœur ?

ROSALINDE

Et moi, par un destin bien autrement moqueur,
Je pleure après Myrtil infidèle...

SYLVANDRE

Infidèle !

Mais c'est qu'alors Chloris l'aimerait. O mort d'elle !
J'enrage et je gémis ! Mais ne disiez-vous pas
Tantôt qu'elle m'aimait encore. — O cieux, là-bas,
Regardez, les voilà.

ROSALINDE

Qu'est-ce qu'ils vont se dire ?

Ils remontent le théâtre.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, CHLORIS, MYRTIL

CHLORIS

Allons, encore un peu de franchise, beau sire
Ténébreux. Avouez votre cas tout à fait.
Le silence, n'est-il pas vrai ? vous étouffait,
Et l'obligation banale où vous vous crûtes
D'imiter à tout bout de champ la voix des flûtes
Pour quelque madrigal bien fade à mon endroit
Vous étouffait, ainsi qu'un pourpoint trop étroit ?
Votre cœur qui battait pour elle dut me taire
Par politesse et par prudence son mystère ;
Mais à présent que j'ai presque tout deviné
Pourquoi continuer ce mutisme obstiné ?
Parlez d'elle, cela d'abord sera sincère.
Puis vous souffrirez moins, et, s'il est nécessaire
De vous intéresser aux souffrances d'autrui,
J'ai besoin, en retour, de vous parler de lui !

MYRTIL

Et quoi, vous aussi, vous !

CHLORIS

Moi-même, hélas ! moi-même,
Puis-je encore espérer que mon bien-aimé m'aime ?

Nous étions tous les deux, Sylvandre, si bien faits
L'un pour l'autre ! Quel sort jaloux, quel dieu mauvais
Fit ce malentendu cruel qui nous sépare ?
Hélas, il fut frivole encor plus que barbare
Et son esprit surtout fit que son cœur pécha.

MYRTIL

Espérez, car peut-être il se repent déjà,
Si j'en juge d'après mes remords...

Il sanglote.

Et mes larmes !

Sylvandre et Rosalinde se pressent la main.

ROSALINDE

survenant.

Les pleurs délicieux ! Cher instant plein de charmes !

MYRTIL

C'est affreux !

CHLORIS

O douleur !

ROSALINDE

sur la pointe du pied et très bas.

Chloris !

CHLORIS

Vous étiez là ?

ROSALINDE

Le sort capricieux qui nous désassembla
A remis, faisant trêve à son ire inhumaine,
Sylvandre en bonnes mains, et je vous le ramène
Jurant son grand serment qu'on ne l'y prendrait plus.
Est-il trop tard ?

SYLVANDRE

à Chloris.

O point de refus absolus !

De grâce, ayez pitié quelque peu. La vengeance
Suprême c'est d'avoir un aspect d'indulgence,
Punissez-moi sans trop de justice et daignez
Ne me point accabler de traits plus indignés
Que n'en méritent — non mes crimes, — mais ma tête
Folle, mais mon cœur faible et lâche...

Il tombe à genoux.

CHLORIS

Êtes-vous bête ?

Relevez-vous, je suis trop heureuse à présent
Pour vous dire quoi que ce soit de déplaisant
Et je jette à ton cou chéri mes bras de lierre.
Nous nous expliquerons plus tard. (Et ma première
Querelle et mon premier reproche seront pour
L'air de doute dont tu reçus mon pauvre amour

Qui, s'il a quelques tours étourdis et frivoles,
N'en est pas moins, parmi ses apparences folles,
Quelque chose de tout dévoué pour toujours) :
Donc, chassons ce nuage, et reprenons le cours
De la charmante ivresse où s'exalta notre âme.

A Rosalinde.

Et quant à vous, soyez sûre, bonne Madame,
De mon amitié franche — et baisez votre sœur.

Les deux femmes s'embrassent.

SYLVANDRE

O si joyeuse avec toute cette douceur !

ROSALINDE

à Myrtil.

Que diriez-vous, Myrtil, si je faisais comme elle ?

MYRTIL

Dieux ! elle a pardonné, clémenté autant que belle.

A Rosalinde.

O laissez-moi baiser vos mains pieusement !

ROSALINDE

Voilà qui finit bien et c'est un cher moment
Que celui-ci. Sans plus parler de ces tristesses,
Soyons heureux.

A Chloris et à Sylvandre.

Sachez enlacer vos jeunesses,
Doux amis, et joyeux que vous êtes, cueillez
La fleur rouge de vos baisers ensoleillés.

Se retournant vers Myrtil.

Pour nous, amants anciens sur qui gronda la vie,
Nous vous admirerons sans vous porter envie,
Ayant, nous, nos bonheurs discrets d'après-midi.

*Tous les personnages de la Scène Première reviennent
se grouper comme au lever du rideau.*

Et voyez, aux rayons du soleil attiédi,
Voici tous nos amis qui reviennent des danses
Comme pour recevoir nos belles confidences.

—

SCÈNE X

—

TOUS

groupés comme ci-dessus.

MEZZETIN

chantant.

Va ! sans nul autre souci
Que de conserver ta joie !
Fripe les jupes de soie
Et goûte les vers aussi.

La morale la meilleure
En ce monde où les plus fous
Sont les plus sages de tous,
C'est encor d'oublier l'heure.

Il s'agit de n'être point
Mélancolique et morose.
La vie est-elle une chose
Grave et réelle à ce point ?

LA TOILE TOMBE.



VERS JEUNES

2
3
3



LE SOLDAT LABOUREUR

A EDMOND LEPELLETIER.

OR ce vieillard était horrible : un de ses yeux,
Crevé, saignait, tandis que l'autre, chassieux,
Brutalement luisait sous son sourcil en brosse ;
Les cheveux se dressaient d'une façon féroce,
Blancs, et paraissaient moins des cheveux que des crins ;
Le vieux torse solide encore sur les reins,
Comme au ressouvenir des balles affrontées,
Cambré, contrariait les épaules voûtées ;
La main gauche avait l'air de chercher le pommeau
D'un sabre habituel et dont le long fourreau

Semblait, s'embarrassant avec la sabretache,
Gêner la marche et vers la tombante moustache
La main droite parfois montait, la retroussant.

Il était grand et maigre et jurait en toussant.

Fils d'un garçon de ferme et d'une lavandière,
Le service à seize ans le prit. Il fit entière
La campagne d'Égypte. Austerlitz, Iéna,
Le virent. En Espagne un moine l'éborgna :
— Il tua le bon père et lui vola sa bourse, —
Par trois fois traversa la Prusse au pas de course,
En Hesse eut une entaille épouvantable au cou,
Passa brigadier lors de l'entrée à Moscou,
Obtint la croix et fut de toutes les défaites
D'Allemagne et de France, et gagna dans ces fêtes
Trois blessures, plus un brevet de lieutenant
Qu'il résigna bientôt, les Bourbons revenant;
A Mont-Saint-Jean, bravant la mort qui l'environne,
Dit un mot analogue à celui de Cambronne,
Puis, quand pour un second exil et le tombeau,
La Redingote grise et le petit Chapeau
Quittèrent à jamais leur France tant aimée
Et que l'on eut, hélas ! dissous la grande armée,
Il revint au village, étonné du clocher.

Presque forcé pendant un an de se cacher,

Il braconna pour vivre, et quand des temps moins rudes
 L'eurent, sans le réduire à trop de platitudes,
 Mis à même d'écrire en hauts lieux à l'effet
 D'obtenir un secours d'argent qui lui fut fait,
 Logea moyennant deux cents francs par an chez une
 Parente qu'il avait, dont toute la fortune
 Consistait en un champ cultivé par ses fieux,
 L'un marié depuis longtemps et l'autre vieux
 Garçon encore, et là notre foudre de guerre
 Vivait et bien qu'il fût tout le jour sans rien faire
 Et qu'il eût la charrue et la terre en horreur,
 C'était ce qu'on appelle un soldat laboureur.
 Toujours levé dès l'aube et la pipe à la bouche
 Il allait et venait, engloutissait, farouche,
 Des verres d'eau-de-vie et parfois s'enivrait,
 Les dimanches tirait à l'arc au cabaret,
 Après dîner faisait un quart d'heure sans faute
 Sauter sur ses genoux les garçons de son hôte
 Ou bien leur apprenait l'exercice et comment
 Un bon soldat ne doit songer qu'au fourniment.
 Le soir il voisinait, tantôt pinçant les filles,
 Habitude un peu trop commune aux vieux soudrilles,
 Tantôt, geste ample et voix forte qui dominait
 Le grillon incessant derrière le chenêt,
 Assis auprès d'un feu de sarments qu'on entoure
 Confusément disait l'Elster, l'Estramadoure

Smolensk, Dresde, Lutzen et les ravins vosgeois
Devant quatre ou cinq gars attentifs et narquois
S'exclamant et riant très fort aux endroits farces.

Canonnade compacte et fusillade éparse,
Chevaux éventrés, coups de sabre, prisonniers
Mis à mal entre deux batailles, les derniers
Moments d'un officier ajusté par derrière,
Qui se souvient et qu'on insulte, la barrière
Clichy, les alliés jetés au fond des puits,
La fuite sur la Loire et la maraude, et puis
Les femmes que l'on force après les villes prises,
Sans choix souvent, si bien qu'on a des mèches grises
Aux mains et des dégoûts au cœur après l'ébat
Quand passe le marchef ou que le rappel bat,
Puis encore, les camps levés et les déroutés.

Toutes ces gaités, tous ces faits d'armes et toutes
Ces gloires défilaient en de longs entretiens,
Entremêlés de gros jurons très peu chrétiens
Et de grands coups de poing sur les cuisses voisines.

Les femmes cependant, sœurs, mères et cousines,
Pleuraient et frémissaient un peu, conformément
A l'usage, tout en se disant : « Le vieux ment. »

Et les hommes fumaient et crachaient dans la cendre.

Et lui qui quelquefois voulait bien condescendre
A parler discipline avec ces bons lourdauds
Se levait, à grands pas marchait, les mains au dos
Et racontait alors quelque fait politique
Dont il se proclamait le témoin authentique,
La Distribution des Aigles, les Adieux,
Le Sacre et ce Dix-huit Brumaire radieux,
Beau jour où le soldat qu'un bavard importune
Brisa du même coup orateurs et tribune,
Où le dieu Mars mis par la Chambre hors la Loi
Mit la Loi hors la Chambre et, sans dire pourquoi,
Balaya du pouvoir tous ces ergoteurs glabres,
Tous ces législateurs qui n'avaient pas de sabres!

Tel parlait et faisait le grognard précité
Qui mourut centenaire à peu près l'autre été.
Le maire conduisit le deuil au cimetière.
Un feu de peloton fut tiré sur la bière
Par le garde champêtre et quatorze pompiers
Dont sept revinrent plus ou moins estropiés
A cause des mauvais fusils de la campagne.
Un tertre qu'une pierre assez grande accompagne
Et qu'orne un saule en pleurs est l'humble monument
Où notre héros dort perpétuellement.

De plus, suivant le vœu dernier du camarade,
On grava sur la pierre, après ses nom et grade,
Ces mots que tout Français doit lire en tressaillant :
« Amour à la plus belle et gloire au plus vaillant. »

[1868.]





LES LOUPS

PARMI l'obscur champ de bataille
Rôdant sans bruit sous le ciel noir
Les loups obliques font ripaille
Et c'est plaisir que de les voir,

Agiles, les yeux verts, aux pattes
Souples sur les cadavres mous,
— Gueules vastes et têtes plates —
Joyeux, hérissier leurs poils roux.

Un rauquement rien moins que tendre
Accompagne les dents mâchant,
Et c'est plaisir que de l'entendre
Cet hosannah vil et méchant :

— « Chair entaillée et sang qui coule
Les héros ont du bon vraiment.
La faim repue et la soif soûle
Leur doivent bien ce compliment.

« Mais aussi, soit dit sans reproche,
Combien de peines et de pas
Nous a coûtés leur seule approche,
On ne l'imaginerait pas.

« Dès que, sans pitié ni relâches,
Sonnèrent leurs pas fanfarons
Nos cœurs de fauves et de lâches,
A la fois gourmands et poltrons,

« Pressentant la guerre et la proie
Pour maintes nuits et pour maints jours
Battirent de crainte et de joie
A l'unisson de leurs tambours.

« Quand ils apparurent ensuite
Tout étincelants de métal,
Oh, quelle peur et quelle fuite
Vers la femelle, au bois natal !

« Ils allaient fiers, les jeunes hommes,
Calmes sous leur drapeau flottant,
Et plus forts que nous ne le sommes,
Ils avaient l'air très doux pourtant.

« Le fer terrible de leurs glaives
Luisait moins encor que leurs yeux
Où la candeur d'augustes rêves
Éclatait en regards joyeux.

« Leurs cheveux que le vent fouette
Sous leurs casques battaient, pareils
Aux ailes de quelque mouette,
Pâles avec des tons vermeils.

« Ils chantaient des choses hautaines !
Ça parlait de libres combats,
D'amour, de brisements de chaînes
Et de mauvais dieux mis à bas. —

« Ils passèrent. Quand leur cohorte
Ne fut plus là-bas qu'un point bleu,
Nous nous arrangeâmes en sorte
De les suivre en nous risquant peu.

« Longtemps, longtemps rasant la terre,
Discrets, loin derrière eux, tandis
Qu'ils allaient au pas militaire,
Nous marchâmes par rangs de dix,

« Passant les fleuves à la nage
Quand ils avaient rompu les ponts,
Quelques herbes pour tout carnage,
N'avançant que par faibles bonds,

« Perdant à tout moment haleine...
Enfin une nuit ces démons
Campèrent au fond d'une plaine
Entre des forêts et des monts.

« Là nous les guettâmes à l'aise,
Car ils dormaient pour la plupart.
Nos yeux pareils à de la braise
Brillaient autour de leur rempart,

« Et le bruit sec de nos dents blanches
Qu'attendaient des festins si beaux
Faisait cliqueter dans les branches
Le bec avide des corbeaux.

« L'aurore éclate. Une fanfare
Épouvantable met sur pied
La troupe entière qui s'effare.
Chacun s'équipe comme il sied.

« Derrière les hautes futaies
Nous nous sommes dissimulés,
Tandis que les prochaines haies
Cachent les corbeaux affolés.

« Le soleil qui monte commence
A brûler. La terre a frémi.
Soudain une clameur immense
A retenti. C'est l'ennemi !

« C'est lui, c'est lui ! Le sol résonne
Sous les pas durs des conquérants.
Les polémarques en personne
Vont et viennent le long des rangs.

« Et les lances et les épées
Parmi les plis des étendards
Flambent entre les échappées
De lumières et de brouillards.

« Sur ce, dans ses courroux épiques
La jeune bande s'avança,
Gaie et sereine sous les piques,
Et la bataille commença.

« Ah, ce fut une chaude affaire :
Cris confus, choc d'armes, le tout
Pendant une journée entière
Sous l'ardeur rouge d'un ciel d'août.

« Le soir. — Silence et calme. A peine
Un vague moribond tardif
Crachant sa douleur et sa haine
Dans un hoquet définitif;

« A peine, au lointain gris, le triste
Appel d'un clairon égaré.
Le couchant d'or et d'améthyste
S'éteint et brunit par degré.

« La nuit tombe. Voici la lune !
Elle cache et montre à moitié
Sa face hypocrite comme une
Complice feignant la pitié.

« Nous autres qu'un tel souci laisse
Et laissera toujours très cois,
Nous n'avons pas cette faiblesse
Car la faim nous chasse du bois,

« Et nous avons de quoi repaître
Cet impérial appétit,
Le champ de bataille sans maître
N'étant ni vide ni petit.

« Or, sans plus perdre en phrases vaines
Dont quelque sot serait jaloux
Cette heure de grasses aubaines,
Buvons et mangeons, nous, les Loups ! »

[1867.]





LA PUCELLE

A ROBERT CAZE

QUAND déjà pétillait et flambait le bûcher,
Jeanne qu'assourdissait le chant brutal des prêtres,
Sous tous ces yeux dardés de toutes ces fenêtres
Sentit frémir sa chair et son âme broncher.

Et semblable aux agneaux que revend au boucher
Le pâtre qui s'en va sifflant des airs champêtres,
Elle considéra les choses et les êtres
Et trouva son seigneur bien ingrat et léger.

« C'est mal, gentil Bâtard, doux Charles, bon Xaintrailles,
De laisser les Anglais faire ces funérailles
A qui leur fit lever le siège d'Orléans. »

Et la lorraine, au seul penser de cette injure,
Tandis que l'étreignait la mort des mécréants,
Las ! pleura comme eût fait une autre créature.

[1862.]





L'ANGELUS DU MATIN

A LÉON VANIER

FAUVE avec des tons d'écarlate
Une aurore de fin d'été
Tempétueusement éclate
A l'horizon ensanglanté.

La nuit rêveuse, bleue et bonne
Pâlit, scintille et fond en l'air,
Et l'ouest dans l'ombre qui frissonne
Se teinte au bord de rose clair.

La plaine brille au loin et fume.
Un oblique rayon venu
Du soleil surgissant allume
Le fleuve comme un sabre nu.

Le bruit des choses réveillées
Se marie aux brouillards légers
Que les herbes et les feuillées
Ont subitement dégagés.

L'aspect vague du paysage
S'accentue et change à foison.
La silhouette d'un village
Paraît. — Parfois une maison

Illumine sa vitre et lance
Un grand éclair qui va chercher
L'ombre du bois plein de silence.
Çà et là se dresse un clocher.

Cependant, la lumière accrue
Frappe dans les sillons les socs,
Et voici que claire, bourrue,
Despotique, la voix des coqs

Proclamant l'heure froide et grise
Du pain mangé sans faim, des yeux
Frottés que flagelle la bise
Et du grincement des moyeux,

Fait sortir des toits la fumée,
Aboyer les chiens en fureur,
Et par la pente accoutumée
Descendre le lourd laboureur,

Tandis qu'un chœur de cloches dures
Dans le grandissement du jour
Monte, aubade franche d'injures,
A l'adresse du Dieu d'amour !

[1869.]





LA SOUPE DU SOIR

A J.-K. HUYSMANS

IL fait nuit dans la chambre étroite et froide où l'homme
Vient de rentrer, couvert de neige, en blouse, et comme
Depuis trois jours il n'a pas prononcé deux mots
La femme a peur et fait des signes aux marmots.

Un seul lit, un bahut disloqué, quatre chaises,
Des rideaux jadis blancs conchiés des punaises,
Une table qui va s'écroulant d'un côté, —
Le tout navrant avec un air de saleté.

L'homme, grand front, grands yeux pleins d'une sombre f
A vraiment des lueurs d'intelligence et d'âme
Et c'est ce qu'on appelle un solide garçon.
La femme, jeune encore, est belle à sa façon.

Mais la Misère a mis sur eux sa main funeste,
Et perdant par degrés rapides ce qui reste
En eux de tristement vénérable et d'humain,
Ce seront la femelle et le mâle, demain.

Tous se sont attablés pour manger de la soupe
Et du bœuf, et ce tas sordide forme un groupe
Dont l'ombre à l'infini s'allonge tout autour
De la chambre, la lampe étant sans abat-jour.

Les enfants sont petits et pâles, mais robustes
En dépit des maigreurs saillantes de leurs bustes
Qui disent les hivers passés sans feu souvent
Et les étés subis dans un air étouffant.

Non loin d'un vieux fusil rouillé qu'un clou supporte
Et que la lampe fait luire d'étrange sorte,
Quelqu'un qui chercherait longtemps dans ce retraits
Avec l'œil d'un agent de police verrait

Empilés dans le fond de la boiteuse armoire,
Quelques livres poudreux de « science » et « d'histoire »,
Et sous le matelas, cachés avec grand soin,
Des romans capiteux cornés à chaque coin.

Ils mangent cependant. L'homme, morne et farouche,
Porte la nourriture écœurante à sa bouche
D'un air qui n'est rien moins nonobstant que soumis,
Et son eustache semble à d'autres soins promis.

La femme pense à quelque ancienne compagne,
Laquelle a tout, voiture et maison de campagne,
Tandis que les enfants, leurs poings dans leurs yeux clos,
Ronflant sur leur assiette imitent des sanglots.

[1869.]





LES VAINCUS

A LOUIS-XAVIER DE RICARD

I

LA Vie est triomphante et l'Idéal est mort,
Et voilà que, criant sa joie au vent qui passe,
Le cheval enivré du vainqueur broie et mord
Nos frères, qui du moins tombèrent avec grâce,

Et nous que la déroute a fait survivre, hélas !
Les pieds meurtris, les yeux troubles, la tête lourde,
Saignants, veules, fangeux, déshonorés et las,
Nous allons, étouffant mal une plainte sourde,

Nous allons, au hasard du soir et du chemin,
Comme les meurtriers et comme les infâmes,
Veufs, orphelins, sans toit, ni fils, ni lendemain,
Aux lueurs des forêts familières en flammes !

Ah, puisque notre sort est bien complet, qu'enfin
L'espoir est aboli, la défaite certaine,
Et que l'effort le plus énorme serait vain,
Et puisque c'en est fait, même de notre haine,

Nous n'avons plus, à l'heure où tombera la nuit,
Abjurant tout risible espoir de funérailles,
Qu'à nous laisser mourir obscurément, sans bruit,
Comme il sied aux vaincus des suprêmes batailles.

II

Une faible lueur palpite à l'horizon
Et le vent glacial qui s'élève redresse
Le feuillage des bois et les fleurs du gazon ;
C'est l'aube ! tout renaît sous sa froide caresse.

De fauve l'Orient devient rose, et l'argent
Des astres va bleuir dans l'azur qui se dore ;
Le coq chante, veilleur exact et diligent ;
L'alouette a volé stridente : c'est l'aurore !

Éclatant, le soleil surgit : c'est le matin !
Amis, c'est le matin splendide dont la joie
Heurte ainsi notre lourd sommeil, et le festin
Horrible des oiseaux et des bêtes de proie.

O prodige ! en nos cœurs le frisson radieux
Met à travers l'éclat subit de nos cuirasses,
Avec un violent désir de mourir mieux,
La colère et l'orgueil anciens des bonnes races.

Allons, debout ! allons, allons ! debout, debout !
Assez comme cela de hontes et de trêves !
Au combat, au combat ! car notre sang qui bout
A besoin de fumer sur la pointe des glaives !

III

Les vaincus se sont dit dans la nuit de leurs geôles :
Ils nous ont enchaînés, mais nous vivons encor.
Tandis que les carcans font ployer nos épaules,
Dans nos veines le sang circule, bon trésor.

Dans nos têtes nos yeux rapides avec ordre
Veillent, fins espions, et derrière nos fronts
Notre cervelle pense, et s'il faut tordre ou mordre,
Nos mâchoires seront dures et nos bras prompts.

Légers, ils n'ont pas vu d'abord la faute immense
Qu'ils faisaient, et ces fous qui s'en repentiront
Nous ont jeté le lâche affront de la clémence.
Bon ! la clémence nous vengera de l'affront.

Ils nous ont enchaînés ! Mais les chaînes sont faites
Pour tomber sous la lime obscure et pour frapper
Les gardes qu'on désarme, et les vainqueurs en fêtes
Laissent aux évadés le temps de s'échapper.

Et de nouveau bataille ! Et victoire peut-être,
Mais bataille terrible et triomphe inclément,
Et comme cette fois le Droit sera le maître
Cette fois-là sera la dernière, vraiment !

IV

Car les morts, en dépit des vieux rêves mystiques,
Sont bien morts, quand le fer a bien fait son devoir,
Et les temps ne sont plus des fantômes épiques
Chevauchant des chevaux spectres sous le ciel noir,

La jument de Roland et Roland sont des mythes
Dont le sens nous échappe et réclame un effort
Qui perdrait notre temps, et si vous vous promîtes
D'être épargnés par nous vous vous trompâtes fort.

Vous mourrez de nos mains, sachez-le, si la chance
Est pour nous. Vous mourrez, suppliants, de nos mains.
La justice le veut d'abord, puis la vengeance,
Puis le besoin pressant d'opportuns lendemains.

Et la terre, depuis longtemps aride et maigre,
Pendant longtemps boira joyeuse votre sang
Dont la lourde vapeur savoureusement aigre
Montera vers la nue et rougira son flanc,

Et les chiens et les loups et les oiseaux de proie
Feront vos membres nets et fouilleront vos troncs,
Et nous rirons, sans rien qui trouble notre joie
Car les morts sont bien morts et nous vous l'apprendrons.

[1867-1884.]



A LA MANIÈRE DE PLUSIEURS



I

LA PRINCESSE BÉRÉNICE

A JACQUES MADELEINE

SA tête fine dans sa main toute petite,
Elle écoute le chant des cascades lointaines,
Et dans la plainte langoureuse des fontaines,
Perçoit comme un écho béni du nom de Tite.

Elle a fermé ses yeux divins de clématite
Pour bien leur peindre, au cœur des batailles hautaines,
Son doux héros, le mieux aimant des capitaines,
Et, Juive, elle se sent au pouvoir d'Aphrodite.

Alors un grand souci la prend d'être amoureuse,
Car dans Rome une loi bannit, barbare, affreuse,
Du trône impérial toute femme étrangère.

Et sous le noir chagrin dont sanglote son âme,
Entre les bras de sa servante la plus chère,
La reine, hélas ! défaille et tendrement se pâme.

[14 juillet 1871.]





II

LANGUEUR

A GEORGES COURTELINE

JE suis l'Empire à la fin de la décadence,
Qui regarde passer les grands Barbares blancs
En composant des acrostiches indolents
D'un style d'or où la langueur du soleil danse.

L'âme seulette a mal au cœur d'un ennui dense.
Là-bas on dit qu'il est de longs combats sanglants.
O n'y pouvoir, étant si faible aux vœux si lents,
O n'y vouloir fleurir un peu cette existence !

O n'y vouloir, ô n'y pouvoir mourir un peu !
Ah ! tout est bu ! Bathylle, as-tu fini de rire ?
Ah ! tout est bu, tout est mangé ! Plus rien à dire !

Seul, un poème un peu niais qu'on jette au feu,
Seul, un esclave un peu coureur qui vous néglige,
Seul, un ennui d'on ne sait quoi qui vous afflige !





III

PANTOUM NÉGLIGÉ

Trois petits pâtés, ma chemise brûle.
Monsieur le curé n'aime pas les os.
Ma cousine est blonde, elle a nom Ursule,
Que n'émigrons-nous vers les Palaiseaux.

Ma cousine est blonde, elle a nom Ursule,
On dirait d'un cher glaïeul sur les eaux;
Vivent le muguet et la campanule!
Dodo, l'enfant do, chantez, doux fuseaux.

Que n'émigrons-nous vers les Palaiseaux.
Trois petits pâtés, un point et virgule ;
On dirait d'un cher glaïeul sur les eaux ;
Vivent le muguet et la campanule.

Trois petits pâtés, un point et virgule ;
Dodo, l'enfant do, chantez, doux fuseaux.
La libellule erre emmi les roseaux.
Monsieur le Curé, ma chemise brûle.





IV

PAYSAGE

VERS Saint-Denis c'est bête et sale la campagne.
C'est pourtant là qu'un jour j'emmenai ma compagne.
Nous étions de mauvaise humeur et querellions.
Un plat soleil d'été tartinait ses rayons
Sur la plaine séchée ainsi qu'une rôtie.
C'était pas trop après le Siège : une partie
Des « maisons de campagne » était à terre encor
D'autres se relevaient comme on hisse un décor,
Et des obus tout neufs encastrés aux pilastres
Portaient écrit autour : SOUVENIR DES DÉSASTRES.

[Mons, 8 sept. 1874.]





V

CONSEIL FALOT

A RAOUL PONCHON

BRULE aux yeux des femmes
Et garde ton cœur,
Mais crains la langueur
Des épithalames.

Bois pour oublier !
L'eau-de-vie est une
Qui porte la lune
Dans son tablier.

L'injure des hommes
Qu'est-ce que ça fait ?
Va notre cœur sait
Seul ce que nous sommes.

Ce que nous valons
Notre sang le chante !
L'épine méchante
Te mord aux talons ?

Le vent taquin ose
Te gifler souvent ?
Chante dans le vent
Et cueille la rose !

Va, tout est au mieux
Dans ce monde pire !
Surtout laisse dire,
Surtout sois joyeux

D'être une victime
A ces pauvres gens :
Les dieux indulgents
Ont aimé ton crime !

Tu refleuriras
Dans un élysée,
Ame méprisée,
Tu rayonneras !

Tu n'es pas de celles
Qu'un coup du Destin
Dissipe soudain
En mille étincelles.

Métal dur et clair,
Chaque coup t'affine
En arme divine
Pour un dessein fier.

Arrière la forge !
Et tu vas frémir
Vibrer et jouir
Au poing de saint George

Et de saint Michel,
Dans des gloires calmes,
Au vent pur des palmes
Sur l'aile du ciel !...

C'est d'être un sourire
Au milieu des pleurs,
C'est d'être des fleurs,
Au champ du martyre,

C'est d'être le feu
Qui dort dans la pierre,
C'est d'être en prière,
C'est d'attendre un peu !





VI

LE POÈTE ET LA MUSE

LA chambre, as-tu gardé leurs spectres ridicules,
LO pleine de jour sale et de bruits d'araignées ?
La chambre, as-tu gardé leurs formes désignées
Par ces crasses au mur et par quelles virgules ?

Ah fi ! Pourtant, chambre en garni qui te recules
En ce sec jeu d'optique aux mines renfrognées
Du souvenir de trop de choses destinées,
Comme ils ont donc regret aux nuits, aux nuits d'Hercules.

Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça :
 Vous ne comprenez rien aux choses, bonnes gens.
 Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa.

Seule, ô chambre qui fuis en cônes affligeants,
 Seule, tu sais ! mais sans doute combien de nuits
 De noce auront dévirginé leurs nuits depuis !





VII

L'AUBE A L'ENVERS

A LOUIS DUMOULIN

LE Point-du-Jour avec Paris au large.
Des chants, des tirs, les femmes qu'on « rêvait »,
La Seine claire et la foule qui fait
Sur ce poème un vague essai de charge.

On danse aussi, car tout est dans la marge
Que fait le fleuve à ce livre parfait,
Et si parfois l'on tuait ou buvait,
Le fleuve est sourd et le vin est litharge.

Le Point-du-Jour, mais c'est l'Ouest de Paris !
Un calembour a béni son histoire
D'affreux baisers et d'immondes paris.

En attendant que sonne l'heure noire
Où les bateaux-omnibus et les trains
Ne partent plus, tirez, tirs, fringuez, reins !





VIII

UN POUACRE

A JEAN MORÉAS

AVEC les yeux d'une tête de mort
Que la lune encore décharne
Tout mon passé, disons tout mon remord
Ricane à travers ma lucarne.

Avec la voix d'un vieillard très cassé,
Comme l'on n'en voit qu'au théâtre,
Tout mon remords, disons tout mon passé
Fredonne un tralala folâtre.

Avec les doigts d'un pendu déjà vert
Le drôle agace une guitare
Et danse sur l'avenir grand ouvert,
D'un air d'élasticité rare.

« Vieux Turlupin, je n'aime pas cela ;
Tais ces chants et cesse ces danses. »
Il me répond avec la voix qu'il a :
« C'est moins farce que tu ne penses,

« Et quant au soin frivole, ô doux morveux,
De te plaire ou de te déplaire,
Je m'en soucie au point que, si tu veux,
Tu peux t'aller faire lanlaire. »

Bruxelles, sept. 1873.





IX

MADRIGAL

Tu m'as, ces pâles jours d'automne blanc, fait mal
A cause de tes yeux où fleurit l'animal,
Et tu me rongerais, en princesse Souris,
Du bout fin de la quenotte de ton souris,
Fille auguste qui fis flamboyer ma douleur
Avec l'huile rancie encor de ton vieux pleur !
Oui, folle, je mourrais de ton regard damné.
Mais va (veux-tu ?) l'étang là dort insoupçonné
Dont du lys, nef qu'il eût fallu qu'on acclamât,
L'eau morte a bu le vent qui coule du grand mâât.
T'y jeter, palme ! et d'avance mon repentir
Parle si bas qu'il faut être sourd pour l'ouïr.



NAGUÈRE



PROLOGUE

*Ce sont choses crépusculaires,
Des visions de fin de nuit.
O Vérité, tu les éclaires
Seulement d'une aube qui luit*

*Si pâle dans l'ombre abhorrée
Qu'on doute encore par instants
Si c'est la lune qui les crée
Sous l'horreur des rameaux flottants,*

*Ou si ces fantômes moroses
Vont tout à l'heure prendre corps
Et se mêler au chœur des choses
Dans les harmonieux décors*

*Du soleil et de la nature
Doux à l'homme et proclamant Dieu
Pour l'extase de l'hymne pure
Jusqu'à la douceur du ciel bleu.*





CRIMEN AMORIS

A VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

DANS un palais, soie et or, dans Ecbatane,
De beaux démons, des satans adolescents,
Au son d'une musique mahométane
Font litière aux Sept Péchés de leurs cinq sens.

C'est la fête aux Sept Péchés : ô qu'elle est belle !
Tous les Désirs rayonnaient en feux brutaux ;
Les Appétits, pages prompts que l'on harcèle,
Promenaient des vins roses dans des cristaux.

Des danses sur des rythmes d'épithalames
Bien doucement se pâmaient en longs sanglots
Et de beaux chœurs de voix d'hommes et de femmes
Se déroulaient, palpitaient comme des flots,

Et la bonté qui s'en allait de ces choses
Était puissante et charmante tellement
Que la campagne autour se fleurit de roses
Et que la nuit paraissait en diamant.

Or le plus beau d'entre tous ces mauvais anges
Avait seize ans sous sa couronne de fleurs.
Les bras croisés sur les colliers et les franges,
Il rêve, l'œil plein de flammes et de pleurs.

En vain la fête autour se faisait plus folle,
En vain les satans, ses frères et ses sœurs,
Pour l'arracher au souci qui le désole,
L'encourageaient d'appels de bras caresseurs :

Il résistait à toutes câlineries,
Et le chagrin mettait un papillon noir
A son cher front tout brûlant d'orfèvreries.
O l'immortel et terrible désespoir !

Il leur disait : « O vous, laissez-moi tranquille ! »
Puis les ayant baisés tous bien tendrement,
Il s'évada d'avec eux d'un geste agile,
Leur laissant aux mains des pans de vêtement.

Le voyez-vous sur la tour la plus céleste
Du haut palais avec une torche au poing ?
Il la brandit comme un héros fait d'un ceste,
D'en bas on croit que c'est une aube qui point.

Qu'est-ce qu'il dit de sa voix profonde et tendre
Qui se marie au claquement clair du feu
Et que la lune est extatique d'entendre ?
« Oh ! je serai celui-là qui créera Dieu !

« Nous avons tous trop souffert, anges et hommes,
« De ce conflit entre le Pire et le Mieux.
« Humilions, misérables que nous sommes,
« Tous nos élans dans le plus simple des vœux.

« O vous tous, ô nous tous, ô les pécheurs tristes,
« O les gais Saints ! Pourquoi ce schisme têtus ?
« Que n'avons-nous fait, en habiles artistes,
« De nos travaux la seule et même vertu !

« Assez et trop de ces luttes trop égales !
« Il va falloir qu'enfin se rejoignent les
« Sept Péchés aux Trois Vertus Théologiques !
« Assez et trop de ces combats durs et laids !

« Et pour réponse à Jésus qui crut bien faire
« En maintenant l'équilibre de ce duel,
« Par moi l'enfer dont c'est ici le repaire
« Se sacrifie à l'Amour universel ! »

La torche tombe de sa main éployée,
Et l'incendie alors hurle s'élevant,
Querelle énorme d'aigles rouges noyée
Au remous noir de la fumée et du vent.

L'or fond et coule à flots et le marbre éclate ;
C'est un brasier tout splendeur et tout ardeur ;
La soie en courts frissons comme de l'ouate
Vole à flocons tout ardeur et tout splendeur.

Et les satans mourants chantaient dans les flammes
Ayant compris, comme s'ils étaient résignés !
Et de beaux chœurs de voix d'hommes et de femmes
Montaient parmi l'ouragan des bruits ignés.

Et lui, les bras croisés d'une sorte fière,
Les yeux au ciel où le feu monte en léchant,
Il dit tout bas une espèce de prière
Qui va mourir dans l'allégresse du chant.

Il dit tout bas une espèce de prière,
Les yeux au ciel où le feu monte en léchant...
Quand retentit un affreux coup de tonnerre,
Et c'est la fin de l'allégresse et du chant.

On n'avait pas agréé le sacrifice :
Quelqu'un de fort et de juste assurément
Sans peine avait su démêler la malice
Et l'artifice en un orgueil qui se ment.

Et du palais aux cent tours aucun vestige,
Rien ne resta dans ce désastre inouï,
Afin que par le plus effrayant prodige
Ceci ne fut qu'un vain rêve évanoui...

Et c'est la nuit, la nuit bleue aux mille étoiles ;
Une campagne évangélique s'étend
Sévère et douce, et vagues comme des voiles,
Les branches d'arbre ont l'air d'ailes s'agitant.

De froids ruisseaux courent sur un lit de pierre ;
 Les doux hiboux nagent vaguement dans l'air
 Tout embaumé de mystère et de prière ;
 Parfois un flot qui saute lance un éclair.

La forme molle au loin monte des collines
 Comme un amour encore mal défini,
 Et le brouillard qui s'essore des ravines
 Semble un effort vers quelque but réuni.

Et tout cela comme un cœur et comme une âme,
 Et comme un verbe, et d'un amour virginal
 Adore, s'ouvre en une extase et réclame
 Le Dieu clément qui nous gardera du mal.

[Bruxelles, juillet 1873.]





LA GRACE

A ARMAND SYLVESTRE

UN cachot. Une femme à genoux, en prière.
Une tête de mort est gisante par terre,
Et parle, d'un ton aigre et douloureux aussi.
D'une lampe au plafond tombe un rayon transi.

« Dame Reine,...— Encor toi, Satan ! — Madame Reine,...
— « O Seigneur, faites mon oreille assez sereine
« Pour ouïr sans l'écouter ce que dit le Malin ! »
— « Ah ! ce fut un vaillant et galant châtelain
« Que votre époux ! Toujours en guerre ou bien en fête,
« (Hélas ! j'en puis parler puisque je suis sa tête.)

« Il vous aima, mais moins encore qu'il n'eût dû.
 « Que de vertu gâtée et que de temps perdu
 « En vains tournois, en cours d'amour loin de sa dame
 « Qui belle et jeune prit un amant, la pauvre âme ! » —
 — « O Seigneur, écarter ce calice de moi ! » —
 — « Comme ils s'aimèrent ! Ils s'étaient juré leur foi
 « De s'épouser sitôt que serait mort le maître,
 « Et le tuèrent dans son sommeil d'un coup traître. »
 — « Seigneur, vous le savez, dès le crime accompli,
 « J'eus horreur, et prenant ce jeune homme en oubli,
 « Vins au roi, dévoilant l'attentat effroyable,
 « Et, pour mieux déjouer la malice du diable,
 « J'obtins qu'on m'apportât en ma juste prison
 « La tête de l'époux occis en trahison :
 « Par ainsi le remords, devant ce triste reste,
 « Me met toujours aux yeux mon action funeste,
 « Et la ferveur de mon repentir s'en accroît,
 « O Jésus ! Mais voici : le Malin qui se voit
 « Dupe et qui voudrait bien ressaisir sa conquête
 « S'en vient-il pas loger dans cette pauvre tête
 « Et me tenir de faux propos insidieux ?
 « O Seigneur, tendez-moi vos secours précieux ! »
 — « Ce n'est pas le démon, ma Reine, c'est moi-même,
 « Votre époux, qui vous parle en ce moment suprême,
 « Votre époux qui, damné (car j'étais en mourant
 « En état de péché mortel), vers vous se rend,

« O Reine, et qui, pauvre âme errante, prend la tête
« Qui fut la sienne aux jours vivants pour interprète
« Effroyable de son amour épouvanté. »

— « O blasphème hideux, mensonge détesté !

« Monsieur Jésus, mon maître adorable, exorcise

« Ce chef horrible et le vide de la hantise

« Diabolique qui n'en fait qu'un instrument

« Où souffle Belzébuth fallacieusement

« Comme dans une flûte on joue un air perfide ! »

— « O douleur, une erreur lamentable te guide,

« Reine, je ne suis pas Satan, je suis Henry ! » —

— « Oyez Seigneur, il prend la voix de mon mari !

« A mon secours, les Saints, à l'aide, Notre-Dame ! »

— « Je suis Henry, du moins, Reine, je suis son âme

« Qui, par sa volonté plus forte que l'enfer,

« Ayant su transgresser toute porte de fer

« Et de flamme, et braver leur impure cohorte,

« Hélas ! vient pour te dire avec cette voix morte

« Qu'il est d'autres amours encor que ceux d'ici,

« Tout immatériels et sans autre souci

« Qu'eux-mêmes, des amours d'âmes et de pensées.

« Ah, que leur fait le Ciel ou l'Enfer. Enlacées,

« Les âmes, elles n'ont qu'elles-mêmes pour but !

« L'enfer pour elles c'est que leur amour mourût,

« Et leur amour de son essence est immortelle !

« Hélas ! moi, je ne puis te suivre aux cieux, cruelle

« Et *seule* peine en ma damnation. Mais toi,
 « Damne-toi ! Nous serons heureux à deux, la loi
 « Des âmes, je te dis, c'est l'âlme indifférence
 « Pour la félicité comme pour la souffrance
 « Si l'amour partagé leur fait d'intimes cieus.
 « Viens, afin que l'enfer jaloux, voie, envieux,
 « Deux damnés ajouter, comme on double un délice,
 « Tous les feux de l'amour à tous ceux du supplice,
 « Et se sourire en un baiser perpétuel ! »
 — « Ame de mon époux, tu sais qu'il est réel
 « Le repentir qui fait qu'en ce moment j'espère
 « En la miséricorde ineffable du Père
 « Et du Fils et du Saint-Esprit ! Depuis un mois
 « Que j'expie, attendant la mort que je te dois,
 « En ce cachot trop doux encor, nue et par terre,
 « Le crime monstrueux et l'infâme adultère
 « N'ai-je pas, repassant ma vie en sanglotant,
 « O mon Henry, pleuré des siècles cet instant
 « Où j'ai pu méconnaître en toi celui qu'on aime ?
 « Va, j'ai revu, superbe et doux, toujours le même,
 « Ton regard qui parlait délicieusement
 « Et j'entends, et c'est là mon plus dur châtiment,
 « Ta noble voix, et je me souviens des caresses !
 « Or si tu m'as absoute et si tu t'intéresses
 « A mon salut, du haut des cieus, ô cher souci,
 « Manifeste-toi, parle, et démens celui-ci

« Qui blasphème et vomit d'affreuses hérésies ! » —
 — « Je te dis que je suis damné ! Tu t'extasies
 « En terreurs vaines, ô ma Reine. Je te dis
 « Qu'il te faut rebrousser chemin du Paradis,
 « Vain séjour du bonheur banal et solitaire
 « Pour l'amour avec moi ! Les amours de la terre
 « Ont, tu le sais, de ces instants chastes et lents :
 « L'âme veille, les sens se taisent somnolents,
 « Le cœur qui se repose et le sang qui s'affaisse
 « Font dans tout l'être comme une douce faiblesse.
 « Plus de désirs fiévreux, plus d'élans énervants,
 « On est des frères et des sœurs et des enfants,
 « On pleure d'une intime et profonde allégresse,
 « On est les cieux, on est la terre, enfin on cesse
 « De vivre et de sentir pour s'aimer *au delà*,
 « Et c'est l'éternité que je t'offre, prends-la !
 « Au milieu des tourments nous serons dans la joie,
 « Et le Diable aura beau meurtrir sa double proie,
 « Nous rirons, et plaindrons ce Satan sans amour.
 « Non, les Anges n'auront dans leur morne séjour
 « Rien de pareil à ces délices inouïes ! » —

La Comtesse est debout, paumes épanouies.
 Elle fait le grand cri des amours surhumains,
 Puis se penche et saisit avec ses pâles mains

La tête qui, merveille ! a l'aspect de sourire.
Un fantôme de vie et de chair semble luire
Sur le hideux objet qui rayonne à présent
Dans un nimbe languissamment phosphorescent.
Un halo clair, semblable à des cheveux d'aurore
Tremble au sommet et semble au vent flotter encore
Parmi le chant des cors à travers la forêt.
Les noirs orbites ont des éclairs, on dirait
De grands regards de flammes et noirs. Le trou farouche
Au rire affreux, qui fut, Comte Henry, [votre] bouche
Se transfigure rouge aux deux arcs palpitants
De lèvres qu'auréole un duvet de vingt ans,
Et qui pour un baiser se tendent savoureuses...
Et la Comtesse à la façon des amoureuses
Tient la tête terrible amplement, une main
Derrière et l'autre sur le front, pâle, en chemin
D'aller vers le baiser spectral, l'âme tendue,
Hoquetant, dilatant sa prunelle perdue
Au fond de ce regard vague qu'elle a devant...
Soudain elle recule et d'un geste rêvant
(O femmes, vous avez ces allures de faire !)
Elle laisse tomber la tête qui profère
Une plainte, et roulant sonne creux et longtemps :
— « Mon Dieu, mon Dieu, pitié ! Mes péchés pénitents
« Lèvent leurs pauvres bras vers ta bénévolence,
« O ne les souffre pas criant en vain ! O lance

« L'éclair de ton pardon qui tuera ce corps vil !
 « Vois que mon âme est faible en ce dolent exil
 « Et ne la laisse pas au Mauvais qui la guette !
 « O que je meure ! »

Avec le bruit d'un corps qu'on jette,
 La Comtesse à l'instant tombe morte, et voici :
 Son âme en blanc linceul, par l'espace éclairci
 D'une douce clarté d'or blond qui flue et vibre
 Monte au plafond ouvert désormais à l'air libre
 Et d'une ascension lente va vers les cieux.

.
 La tête est là, dardant en l'air ses sombres yeux
 Et sautèle dans des attitudes étranges :
 Telle dans les Assomptions des têtes d'anges,
 Et la bouche vomit un gémissement long,
 Et des orbites vont coulant des pleurs de plomb.

[Bruxelles, août 1873.]





L'IMPÉNITENCE FINALE

A CATULLE MENDÈS

LA petite marquise Osine est toute belle,
Elle pourrait aller grossir la ribambelle
Des folles de Watteau sous leur chapeau de fleurs
Et de soleil, mais comme on dit, elle aime ailleurs,
Parisienne en tout, spirituelle et bonne
Et mauvaise à ne rien redouter de personne,
Avec cet air mi-faux qui fait que l'on vous croit,
C'est un ange fait pour le monde qu'elle voit,
Un ange blond, et même on dit qu'il a des ailes.

Vingt soupirants, brûlés du feu des meilleurs zèles
 Avaient en vain quêté leur main à ses seize ans,
 Quand le pauvre marquis, quittant ses paysans
 Comme il avait quitté son escadron, vint faire
 Escale au Jockey; vous connaissez son affaire
 Avec la grosse Emma de qui — l'eussions-nous cru ?
 Le bon garçon était absolument fêru,
 Son désespoir après le départ de la grue,
 Le duel avec Gontran, c'est vieux comme la rue ;
 Bref, il vit la petite un jour dans un salon,
 S'en éprit tout d'un coup comme un fou ; même l'on
 Dit qu'il en oublia si bien son infidèle
 Qu'on le voyait le jour d'ensuite avec Adèle.
 Temps et mœurs ! La petite (on sait tout aux Oiseaux)
 Connaissait le roman du cher, et jusques aux
 Moindres chapitres : elle en conçut de l'estime.
 Aussi quand le marquis offrit sa légitime
 Et sa main contre sa menotte, elle dit : Oui,
 Avec un franc parler d'allégresse inouï.
 Les parents, voyant sans horreur ce mariage
 (Le marquis était riche et pouvait passer sage)
 Signèrent au contrat avec laisser-aller.
 Elle qui voyait là quelqu'un à consoler
 Ouït la messe dans une ferveur profonde.

Elle le consola deux ans. Deux ans du monde !

Mais tout passe !

Si bien qu'un jour qu'elle attendait
Un autre et que cet autre atrocement tardait,
De dépit la voilà soudain qui s'agenouille
Devant l'image d'une Vierge à la quenouille
Qui se trouvait là, dans cette chambre en garni,
Demandant à Marie, en un trouble infini,
Pardon de son péché si grand, — si cher encore
Bien qu'elle croie au fond du cœur qu'elle l'abhorre.

Comme elle relevait son front d'entre ses mains
Elle vit Jésus-Christ avec les traits humains
Et les habits qu'il a dans les tableaux d'église.
Sévère, il regardait tristement la marquise.
La vision flottait blanche dans un jour bleu
Dont les ondes voilant l'apparence du lieu,
Semblaient envelopper d'une atmosphère élue
Osine qui tremblait d'extase irrésolue
Et qui balbutiait des exclamations.
Des accords assoupis de harpes de Sions
Célestes descendaient et montaient par la chambre,
Et des parfums d'encens, de cinnamome et d'ambre
Fluaient, et le parquet retentissait des pas
Mystérieux de pieds que l'on ne voyait pas,

Tandis qu'autour c'était, en cadences soyeuses,
Un grand frémissement d'ailes mystérieuses.
La marquise restait à genoux, attendant,
Toute admiration peureuse, cependant.

Et le Sauveur parla :

« Ma fille, le temps passe,
Et ce n'est pas toujours le moment de la grâce.
Profitez de cette heure, ou c'en est fait de vous. »

La vision cessa.

Oui certes, il est doux
Le roman d'un premier amour. L'âme s'essaie,
C'est un jeune coureur à la première haie.
C'est si mignard qu'on croit à peine que c'est mal,
Quelque chose d'étonnamment matutinal.
On sort du mariage habituel. C'est comme
Qui dirait la lueur aurorale de l'homme,
Et les baisers parmi cette fraîche clarté
Sonnent comme des cris d'alouette en été.
O le premier amour ! Souvenez-vous, mesdames !
Vagissant et timide élan des âmes
Vers le fruit défendu qu'un soupir révéla...
Mais le second amour d'une femme, voilà !

On a tout su. La faute est bien délibérée
 Et c'est bien un nouvel état que l'on se crée,
 Un autre mariage à soi-même avoué.
 Plus de retour possible au foyer bafoué.
 Le mari, débonnaire ou non, fait bonne garde
 Et dissimule mal. Déjà rit et bavarde
 Le monde hostile et qui sévirait au besoin.
 Ah, que l'aise de l'autre intrigue se fait loin !
 Mais aussi cette fois comme on vit, comme on aime,
 Tout le cœur est éclos en une fleur suprême.
 Ah, c'est bon ! Et l'on jette à ce feu tout remords,
 On ne vit que pour *lui*, tous autres soins sont morts,
 On est à lui, on n'est qu'à lui, c'est pour la vie,
 Ce sera pour après la vie, et l'on défie
 Les lois humaines et divines, car on est
 Folle de corps et d'âme, et l'on ne reconnaît
 Plus rien, et l'on ne sait plus rien, sinon qu'on l'aime !

Or cet amant était justement le deuxième
 De la marquise, ce qui fait qu'un jour après,
 — O sans malice et presque avec quelques regrets —
 Elle le revoyait pour le revoir encore.
 Quant au miracle, comme une odeur s'évapore,
 Elle n'y pensa plus bientôt que vaguement.

Un matin, elle était dans son jardin charmant,

Un matin de printemps, un jardin de plaisance.
 Les fleurs vraiment semblaient saluer sa présence,
 Et frémissaient au vent léger, et s'inclinaient
 Et les feuillages, verts tendrement, lui donnaient
 L'aubade d'un timide et délicat ramage
 Et les petits oiseaux volant à son passage,
 Pépiaient à plaisir dans l'air tout embaumé
 Des feuilles, des bourgeons et des gommes de mai.
 Elle pensait à *lui*, sa vue errait, distraite,
 A travers l'ombre jeune et la pompe discrète
 D'un grand rosier bercé d'un mouvement câlin,
 Quand elle vit Jésus en vêtement de lin
 Qui marchait, écartant les branches de l'arbuste
 Et la couvait d'un long regard triste. Et le Juste
 Pleurait. Et tout en un instant s'évanouit.
 Elle se recueillait.

Soudain un petit bruit
 Se fit. On lui portait en secret une lettre,
 Une lettre de *lui*, qui lui marquait peut-être
 Un rendez-vous.

Elle ne put la déchirer.

.

Marquis, pauvre marquis, qu'avez-vous à pleurer

Au chevet de ce lit de blanche mousseline ?
Elle est malade, bien malade.

« Sœur Aline,

« A-t-elle un peu dormi ? »

— « Mal, monsieur le marquis. »

Et le marquis pleurait.

« Elle est ainsi depuis

« Deux heures, somnolente et calme. Mais que dire

« De la nuit ? Ah, monsieur le marquis, quel délire !

« Elle vous appelait, vous demandait pardon

« Sans cesse, encor, toujours, et tirait le cordon

« De sa sonnette. »

Et le marquis frappait sa tête

De ses deux poings et, fou dans sa douleur muette

Marchait à grands pas sourds sur les tapis épais

(Dès qu'elle fut malade, elle n'eut pas de paix

Qu'elle n'eût avoué ses fautes au pauvre homme

Qui pardonna.) La sœur reprit pâle : « Elle eut comme

« Un rêve, un rêve affreux. Elle voyait Jésus,

« Terrible sur la nue et qui marchait dessus,

« Un glaive dans la main droite, et de la main gauche

« Qui ramait lentement comme une faux qui fauche,

« Écartant sa prière, et passait furieux. »

.

Un prêtre, saluant les assistants des yeux,

Entre.

Elle dort.

O ses paupières violettes !

O ses petites mains qui tremblent maigrelettes !

O tout son corps perdu dans les draps étouffants !

Regardez, elle meurt de la mort des enfants.

Et le prêtre anxieux, se penche à son oreille.

Elle s'agite un peu, la voilà qui s'éveille,

Elle voudrait parler, la voilà qui s'endort

Plus pâle.

Et le marquis : « Est-ce déjà la mort ? »

Et le docteur lui prend les deux mains, et sort vite.

On l'enterrait hier matin. Pauvre petite !

[Bruxelles, août 1873.]





DON JUAN PIPÉ

A FRANÇOIS COPPÉE.

DON Juan qui fut grand Seigneur en ce monde
Est aux enfers ainsi qu'un pauvre immonde,
Pauvre, sans la barbe faite, et pouilleux,
Et si n'étaient la lueur de ses yeux
Et la beauté de sa maigre figure,
En le voyant ainsi quiconque jure
Qu'il est un gueux et non ce héros fier
Aux dames comme aux poètes si cher
Et dont l'auteur de ces humbles chroniques
Vous va parler sur des faits authentiques.

Il a son front dans ses mains et paraît
Penser beaucoup à quelque grand secret.
Il marche à pas douloureux sur la neige,
Car c'est son châtiment que rien n'allège
D'habiter seul et vêtu de léger
Loin de tout lieu où fleurit l'oranger
Et de mener ses tristes promenades
Sous un ciel veuf de toutes sérénades
Et qu'une lune morte éclaire assez
Pour expier tous ses soleils passés.
Il songe. Dieu peut gagner, car le Diable
S'est vu réduire à l'état pitoyable
De tourmenteur et de geôlier gagé
Pour être las trop tôt, et trop âgé.
Du Révolté de jadis il ne reste
Plus qu'un bourreau qu'on paie et qu'on moleste
Si bien qu'enfin la cause de l'Enfer
S'en va tombant, comme un fleuve à la mer,
Au sein de l'alliance primitive.
Il ne faut pas que cette honte arrive.

Mais lui, don Juan, n'est pas mort, et se sent
Le cœur vif comme un cœur d'adolescent,
Et dans sa tête une jeune pensée
Couve et nourrit une force amassée ;

S'il est damné c'est qu'il le voulut bien,
Il avait tout pour être un bon chrétien,
La foi, l'ardeur au ciel, et le baptême,
Et ce désir de volupté lui-même,
Mais, s'étant découvert meilleur que Dieu,
Il résolut de se mettre en son lieu.
A cet effet, pour asservir les âmes
Il rendit siens d'abord les cœurs des femmes.
Toutes pour lui laissèrent là Jésus,
Et son orgueil jaloux monta dessus
Comme un vainqueur foule un champ de bataille.
Seule la mort pouvait être à sa taille,
Il l'insulta, la défit. C'est alors
Qu'il vint à Dieu sans peur et sans remords,
Il vint à Dieu, lui parla face à face
Sans qu'un instant hésitât son audace.

Le défiant, Lui, son Fils et ses saints !
L'affreux combat ! Très calme et les reins ceints
D'impiété cynique et de blasphème,
Ayant volé son Verbe à Jésus même,
Il voyagea, funeste pélerin,
Prêchant en chaire et chantant au lutrin,
Et le torrent amer de sa doctrine,
Parallèle à la parole divine,

Troublait la paix des simples et noyait
Toute croyance et, grossi, s'enfuyait.

Il enseignait : « Juste, prends patience.
« Ton heure est proche. Et mets ta confiance
« En ton bon cœur. Sois vigilant pourtant,
« Et ton salut en sera sûr d'autant.
« Femmes, aimez vos maris et les vôtres
« Sans cependant abandonner les autres...
« L'amour est un dans tous et tous dans un,
« Afin qu'alors que tombe le soir brun
« L'ange des nuits n'abrite sous son aile
« Que cœurs mi-clos dans la paix fraternelle. »

Au mendiant errant dans la forêt
Il ne donnait un sol que s'il jurait.
Il ajoutait : « De ce que l'on invoque
« Le nom de Dieu, celui-ci ne s'en choque,
« Bien au contraire, et tout est pour le mieux.
« Tiens, prends, et bois à ma santé, bon vieux. »
Puis il disait : « Celui-là prévarique
« Qui de sa chair faisant une bourrique
« La subordonne au soin de son salut
« Et lui désigne un trop servile but.
« La chair est sainte ! Il faut qu'on la vénère.
« C'est notre fille, enfants, et notre mère,

« Et c'est la fleur du jardin d'ici-bas !
 « Malheur à ceux qui ne l'adorent pas !
 « Car, non contents de renier leur être,
 « Ils s'en vont reniant le divin maître,
 « Jésus fait chair qui mourut sur la croix,
 « Jésus fait chair qui de sa douce voix
 « Ouvrait le cœur de la Samaritaine,
 « Jésus fait chair qu'aima la Madeleine ! »

A ce blasphème effroyable, voilà
 Que le ciel de ténèbres se voila
 Et que la mer entre-choqua les îles.
 On vit errer des formes dans les villes,
 Les mains des morts sortirent des cercueils,
 Ce ne fut plus que terreurs et que deuils,
 Et Dieu voulant venger l'injure affreuse
 Prit sa foudre en sa droite furieuse
 Et maudissant don Juan, lui jeta bas
 Son corps mortel, mais son âme, non pas !

Non pas son âme, on l'allait voir ! Et pâle
 De mâle joie et d'audace infernale,
 Le grand damné, royal sous ses haillons,
 Promène autour son œil plein de rayons,
 Et crie : « A moi l'Enfer ! ô vous qui fûtes
 « Par moi guidés en vos sublimes chutes,

« Disciples de don Juan, reconnaissez
« Ici la voix qui vous a redressés.
« Satan est mort, Dieu mourra dans la fête.
« Aux armes pour la suprême conquête !

« Apprêtez-vous, vieillards et nouveau-nés,
« C'est le grand jour pour le tour des damnés. »
Il dit. L'écho frémit et va répandre
L'appel altier, et don Juan croit entendre
Un grand frémissement de tous côtés.
Ses ordres sont à coup sûr écoutés :
Le bruit s'accroît des clameurs de victoire,
Disant son nom et racontant sa gloire,
« A nous deux, Dieu stupide, maintenant ! »
Et don Juan a foulé d'un pied tonnant

Le sol qui tremble et la neige glacée
Qui semble fondre au feu de sa pensée...
Mais le voilà qui devient glace aussi,
Et dans son cœur horriblement transi
Le sang s'arrête, et son geste se fige.
Il est statue, il est glace. O prodige
Vengeur du Commandeur assassiné !
Tout bruit s'éteint et l'Enfer réfréné
Rentre à jamais dans ses mornes cellules.
« O les rodomontades ridicules, »

Dit du dehors *Quelqu'un* qui ricanait,
 « Contes prévus ! farces que l'on connaît !
 « Morgue espagnole et fougue italienne !
 « Don Juan, faut-il, afin qu'il t'en souviene,
 « Que ce vieux Diable, encor que radoteur,
 « Ainsi te prenne en délit de candeur ?
 « Il est écrit de ne tenter... personne.
 « L'Enfer ni ne se prend ni ne se donne.
 « Mais avant tout, ami, retiens ce point :
 « On est le Diable, on ne le devient point. »

[Bruxelles, août 1873.]





AMOUREUSE DU DIABLE

A STÉPHANE MALLARMÉ

IL parle italien avec un accent russe.
Il dit : « Chère, il serait précieux que je fusse
« Riche, et seul, tout demain et tout après-demain,
« Mais riche à paver d'or monnayé le chemin
« De l'Enfer, et si seul qu'il vous va falloir prendre
« Sur vous de m'oublier jusqu'à ne plus entendre
« Parler de moi sans vous dire de bonne foi :
« Qu'est-ce que ce monsieur Félice ? Il vend de quoi ? »

Cela s'adresse à la plus blanche des comtesses.

Hélas ! toute grandeurs, toute délicatesses,
Cœur d'or, comme l'on dit, âme de diamant,
Riche, belle, un mari magnifique et charmant
Qui lui réalisait toute chose rêvée,
Adorée, adorable, une Heureuse, la Fée,
La Reine, aussi la Sainte, elle était tout cela,
Elle avait tout cela.

Cet homme vint, vola
Son cœur, son âme, en fit sa maîtresse et sa chose
Et ce que la voilà dans ce doux peignoir rose
Avec ses cheveux d'or épars comme du feu,
Assise, et ses grands yeux d'azur tristes un peu.

Ce fut une banale et terrible aventure
Elle quitta de nuit l'hôtel. Une voiture
Attendait. Lui dedans. Ils restèrent six mois
Sans que personne sût où ni comment. Parfois
On les disait partis à toujours. Le scandale
Fut affreux. Cette allure était par trop brutale
Aussi pour que le monde ainsi mis au défi
N'eût pas frémi d'une ire énorme, et poursuivi
De ses langues les plus agiles l'insensée.
Elle, que lui faisait ? Toute à cette pensée,
Lui, rien que *lui*, longtemps avant qu'elle s'enfuit,
Ayant réalisé son avoir (sept ou huit
Millions en billets de mille qu'on liasse

Ne pèsent pas beaucoup et tiennent peu de place).
 Elle avait tassé tout dans un coffret mignon,
 Et le jour du départ, lorsque son compagnon
 Dont du rhum bu de trop rendait la voix plus tendre
 L'interrogea sur ce colis qu'il voyait pendre
 A son bras qui se lasse, elle répondit : « Ça,
 C'est notre bourse. »

O tout ce qui se dépensa !

Il n'avait rien que sa beauté problématique
 (D'autant pire) et que cet esprit dont il se pique
 Et dont nous parlerons, comme de sa beauté,
 Quand il faudra... Mais quel bourreau d'argent ! Prêté,
 Gagné, volé ! Car il volait à sa manière,
 Excessive, partant respectable en dernière
 Analyse, et d'ailleurs respectée, et c'était
 Prodigeux la vie énorme qu'il menait
 Quand au bout de six mois ils revinrent.

Le coffre

Aux millions (dont plus que quatre) est là qui s'offre
 A sa main. Et pourtant cette fois — une fois
 N'est pas coutume — il a gargarisé sa voix
 Et remplacé son geste ordinaire de prendre
 Sans demander, par ce que nous venons d'entendre.
 Elle s'étonne avec douceur et dit : « Prends tout
 « Si tu veux. »

Il prend tout et sort.

Un mauvais goût

Qui n'avait de pareil que sa désinvolture
 Semblait pétrir le fond même de sa nature,
 Et dans ses moindres mots, dans ses moindres clins d'yeux,
 Faisait luire et vibrer comme un charme odieux.
 Ses cheveux noirs étaient trop bouclés pour un homme
 Ses yeux très grands, tout verts, luisaient comme à Sodome
 Dans sa voix claire et lente, un serpent s'avavançait,
 Et sa tenue était de celles que l'on sait :
 Du vernis, du velours, trop de linge, et des bagues.
 D'antécédents, il en avait de vraiment vagues
 Ou, pour mieux dire, pas. Il parut un beau soir,
 L'autre hiver, à Paris, sans qu'aucun pût savoir
 D'où venait ce petit monsieur, fort bien du reste
 Dans son genre et dans son outrecuidance leste.
 Il fit rage, eut des duels célèbres et causa
 Des morts de femmes par amour dont on causa.
 Comment il vint à bout de la chère comtesse,
 Par quel philtre ce gnome insuffisant qui laisse
 Une odeur de cheval et de femme après lui
 A-t-il fait d'elle cette fille d'aujourd'hui ?
 Ah ! ça, c'est le secret perpétuel que berce
 Le sang des dames dans son plus joli commerce,
 A moins que ce ne soit celui du DIABLE aussi.
 Toujours est-il que quand le tour eut réussi

Ce fut du propre !

Absent souvent trois jours sur quatre,

Il rentrait ivre, assez lâche et vil pour la battre,
Et quand il voulait bien rester près d'elle un peu,
Il la martyrisait en manière de jeu,
Par l'étalage de doctrines impossibles.

.

« *Mia*, je ne suis pas d'entre les irascibles,
« Je suis le doux par excellence, mais tenez
« Ça m'exaspère et je le dis à votre nez,
« Quand je vous vois l'œil blanc et la lèvre pincée,
« Avec je ne sais quoi d'étroit dans la pensée
« Parce que je reviens un peu soûl quelquefois.
« Vraiment, en seriez-vous à croire que je bois
« Pour boire, pour licher, comme vous autres chattes,
« Avec vos vins sucrés dans vos verres à pattes
« Et que l'Ivrogne est une forme du Gourmand ?
« Alors l'instinct qui vous dit ça ment plaisamment
« Et d'y prêter l'oreille un instant, quel dommage !
« Dites, dans un bon Dieu de bois est-ce l'image
« Que vous voyez et vers qui vos vœux vont monter ?
« L'Eucharistie est-elle un pain à cacheter
« Pur et simple, et l'amant d'une femme, si j'ose
« Parler ainsi, consiste-t-il en cette chose
« Unique d'un monsieur qui n'est pas son mari
« Et se voit de ce chef tout spécial chéri !

« Ah ! si je bois, c'est pour me soûler, non pour boire.
 « Être soûl, vous ne savez pas quelle victoire
 « C'est qu'on remporte sur la vie, et quel don c'est !
 « On oublie, on revoit, on ignore et l'on sait ;
 « C'est des mystères pleins d'aperçus, c'est du rêve
 « Qui n'a jamais eu de naissance et ne s'achève
 « Pas, et ne se meut pas dans l'essence d'ici ;
 « C'est une espèce d'autre vie en raccourci,
 « Un espoir actuel, un regret qui « rapplique »,
 « Que sais-je encore ? Et quant à la rumeur publique,
 « Au préjugé qui hue un homme dans ce cas,
 « C'est hideux, parce que bête, et je ne plains pas
 « Ceux ou celles qu'il bat à travers son extase,
 « O que nenni ! »

.

« Voyons, l'amour c'est une phrase,
 « Sous un mot, — avouez, un écoute-s'il-pleut,
 « Un calembour dont un chacun prend ce qu'il veut,
 « Un peu de plaisir fin, beaucoup de grosse joie
 « Selon le plus ou moins de moyens qu'il emploie,
 « Ou, pour mieux dire, au gré de son tempérament,
 « Mais, entre nous, le temps qu'on y perd ! Et comment !
 « Vrai, c'est honteux que des personnes sérieuses
 « Comme nous deux, avec ces vertus précieuses
 « Que nous avons, du cœur, de l'esprit, — de l'argent,
 « Dans un siècle que l'on peut dire intelligent

« Aillent !... »

.

Ainsi de suite, et sa fade ironie
N'épargnait rien de rien dans sa blague infinie.
Elle, écoutait le tout avec les yeux baissés
Des cœurs aimants à qui tous torts sont effacés,
Hélas !

L'après-demain et le demain se passent.
Il rentre et dit : « *Altro!* Que voulez-vous que fassent
« Quatre pauvres petits millions contre un sort ?
« Ruinés, ruinés, je vous dis ! C'est la mort
« Dans l'âme que je vous le dis. »

Elle frissonne

Un peu, mais *sait* que c'est arrivé.

— « Ça, personne,

« Même vous, *diletta*, ne me croit assez sot
« Pour demeurer ici dedans le temps d'un saut
« De puce. »

Elle pâlit très fort et frémit presque,
Et dit : « Va, je sais tout. » — « Alors c'est trop grotesque
Et vous jouez là sans atouts avec le feu. »
— « Qui dit non ? » — « Mais JE SUIS SPÉCIAL à ce jeu. »
— « Mais si je veux, exclame-t-elle, être damnée ?
— « C'est différent, arrange ainsi ta destinée,
Moi je sors. » — « Avec moi ! » — « Je ne puis *aujourd'hui*. »
Il a disparu sans autre trace de lui

Qu'une odeur de soufre et qu'un aigre éclat de rire.
Elle tire un petit couteau.

Le temps de luire
Et la lame est entrée à deux lignes du cœur.
Le temps de dire, en renfonçant l'acier vainqueur :
« A toi, je t'aime ! » et la JUSTICE la recense.

Elle ne savait pas que l'Enfer c'est l'absence.

[Mons, août 1874.]



NOTES ET VARIANTES



NOTES ET VARIANTES

Le texte du présent ouvrage a été établi sur la version originale publiée en 1884 (*Jadis et Naguère*, Paris, L. Vanier, in-16), et revu, avec le plus grand soin, sur une « nouvelle édition » corrigée par l'auteur et donnée au public en 1891¹. Composé en grande partie de pièces écrites entre les années 1868 et 1874, ce recueil contient, on le sait, un certain

1. *Jadis et Naguère*, Paris, L. Vanier, 1891, in-16. Les corrections de l'auteur, dans cette réimpression, portent particulièrement sur la dernière partie de l'ouvrage (*Naguère*); elles sont presque toujours identiques au texte du manuscrit de *Cellulairement*, qui, on le verra par la suite, renferme ces mêmes pièces. Dans cette édition, certaines incorrections observées dans le texte original ont disparu, mais pour faire place à de nouvelles fautes, souvent plus graves que les premières. La ponctuation en a été modifiée dans un sens qui fait regretter la sobriété de l'édition princeps. Nous n'avons pas cru devoir signaler les erreurs typographiques de ces deux premières éditions.

nombre de productions de jeunesse. Quelques-uns de ces poèmes ont paru dans des journaux et des revues, ainsi que dans *Le Parnasse contemporain*, de 1869¹.

Si nous en croyons la correspondance du poète, le livre conçu tout d'abord sur un plan différent, devait porter ce titre : *Les Vaincus*. On en trouve la première mention au verso du faux-titre des *Fêtes Galantes* et ensuite de *La Bonne Chanson*, publiées les unes en 1868, et l'autre en 1870. « Veux-tu accepter dans *Les Vaincus*, — écrivait Paul Verlaine à son ami Edmond Lepelletier, le 23 mai 1873, — la partie qui s'appelle *Sous l'Empire*, la plus grosse du volume et contenant *le Monstre*²; *le Grogard*; *Soupe du soir*; *Crépuscule du matin*; *les Loups*, toutes choses que tu connais, et, par le fait, point compromettantes... Réponds. » Et il ajoutait, au même, de la prison de Mons, en novembre suivant : « Je travaillotte aux pièces dont je t'ai parlé. J'espère, en sortant, être à la tête de six actes, dont un en prose, et d'un volume de vers dont tu as quelques fantaisies, comme *l'Almanach*, et ce qui va suivre : cinq ou six petits poèmes, — tu en as un : *l'Impénitence finale*. Il y en a encore trois finis. Rimbaud les a. Ma mère en a copie; ce sont des récits plus ou moins diaboliques. Titres : *La Grâce*; *Don Juan pipé*; *Crimen amoris*, — 150, 140, 100 vers; le volume aura à peu près 1.200 vers. » Malgré les prévisions que nous venons de rapporter, l'ouvrage ne devait paraître, très

1. Voyez, dans *Le Parnasse contemporain*, les pièces intitulées : *La Pucelle*; *L'Angélus du Matin*; *La Soupe du Soir*, et *Les Vaincus*.

2. *Le Monstre*, poème de quarante-quatre vers alexandrins, publié dans *Le Nain Jaune*, du 28 septembre 1868, et non recueilli dans les œuvres du poète.

modifié dans l'esprit et dans la forme, que onze ans plus tard, alors que l'auteur, fixé momentanément, avec sa mère, à Coulommès, par Attigny, dans les Ardennes, s'efforçait de trouver, loin de Paris et de ses funestes tentations, une vie nouvelle, toute de recueillement et de rusticité.

Les deux éditions de *Jadis et Naguère*, mentionnées plus haut, nous paraissant également fautives, nous avons eu recours parfois, en revoyant les épreuves de ce livre, à la leçon primitive des périodiques, ou bien à celle d'un manuscrit de Verlaine, *Cellulairement*, remis en lumière assez récemment, et dont M. Ernest Dupuis nous a donné une très judicieuse analyse¹. La collation de ces différents textes, jointe à l'examen de la Correspondance inédite du poète, en nous fournissant la matière d'utiles éclaircissements², nous a permis de dater un certain nombre de ces pièces et de les reproduire conformément à l'esprit de l'auteur.

On trouvera ci-après, avec diverses variantes, les

1. *Etude critique sur le texte d'un manuscrit de P. Verlaine*. Revue d'Histoire littéraire de la France, juillet-septembre 1913. C'est à cet intéressant travail que nous devons quelques-unes de nos variantes les plus caractéristiques. On sait que le manuscrit de *Cellulairement*, dont le texte est souvent différent des leçons publiées, appartient à M. Louis Barthou. Il renferme treize pièces de *Jadis et Naguère* ; soit : I. *Kaléidoscope* ; II. *Dizain mil huit cent trente* ; III. *Sonnet boiteux* ; IV. *Art poétique* ; V. *Vendanges* ; VI. *Images d'un sou* ; VII. *Paysage* ; VIII. *Un Pouacre* ; IX. *Crimen Amoris* ; X. *La Grâce* ; XI. *L'Impénitence finale* ; XII. *Don Juan pipé* ; XIII. *Amoureuse du Diable*.

2. Les lettres, en partie inédites, de Verlaine à Edmond Lepelletier, contiennent sept pièces du présent livre : I. *Dizain mil huit cent trente* ; II. *Sonnet boiteux* ; III. *Luxures* ; IV. *Vendanges* ; V. *Paysage* ; VI. *Un Pouacre* ; VII. *Amoureuse du Diable*, ainsi qu'une pièce fragmentaire : *Le Bon Alchimiste* [*Images d'un sou*] ; enfin, nous avons trouvé dans les papiers de Léon Valade, offerts à la Bibliothèque de Bordeaux par M. Emile Blémont, ces trois poèmes : *Pierrot*, *Art poétique* et *La Princesse Bérénice*.

corrections relevées sur les versions que nous avons consultées¹.

Page 7 : A LA LOUANGE DE LAURE, vers 5 :

Elle ta marraine, et *Lui* qui t'a pensé,...

Variante (2^e éd., 1891) :

Elle ta marraine, et *lui* qui t'a pensé,...

Le texte de la première édition, que nous avons adopté, est également celui de la *Nouvelle Rive Gauche*, où le poème parut tout d'abord (23 février 1883).

Page 9 : PIERROT. Cette pièce a paru pour la première fois, datée de 1868, dans *Paris-Moderne* (10 novembre 1882). — Elle a été, de plus, insérée au moment de la parution du volume avec deux autres poèmes de *Jadis et Naguère* : *Intérieur* et *Dizain mil huit cent trente*, dans le journal *Lutèce* du 25 janvier 1885.

Page 11 : KALÉIDOSCOPE. Cette pièce a paru pour la première fois dans la *Nouvelle Rive Gauche*, le 26 janvier 1883. Elle figure, mais sans dédicace, dans le manuscrit de *Cellulairement*.

Page 13 : INTÉRIEUR. Ce poème a paru le 30 octobre 1867, dans le journal *Le Hanne-ton*. — Voir aussi la note relative à la page 9.

Page 15 : DIZAIN MIL HUIT CENT TRENTE. Cette pièce parodique appartient — ainsi que celle de la page 119 (*Paysage*) — à une série de dix dizains, composés sous le titre général

1. Nous ne donnerons pas toutes les variantes, mais bien celles qui nous paraissent nécessaires à éclairer le texte définitif de l'ouvrage, suivant la pensée du poète.

de *Vieux Coppées*, pendant le séjour que fit Verlaine dans la prison de Mons.

Neuf de ces pièces figurent fragmentairement dans *Sagesse*, *Jadis et Naguère*, *Parallèlement*, *Dédicaces* et *Invectives*. La dixième n'a pas été recueillie par l'auteur. On trouvera à l'appendice de notre édition de *Parallèlement* (Paris, Les Maîtres du Livre, 1914, in-18), la reproduction en fac-similé du manuscrit original de cette série, telle que nous l'avons trouvée dans les Lettres inédites de Verlaine à Edmond Lepelletier. Voyez aussi la note relative à la page 9. Ce dizain figure également dans le manuscrit de *Cellulairement*.

Page 16 : A HORATIO. Cette pièce a paru tout d'abord dans *Le Hanneton* du 8 août 1867. On la trouve réimprimée, accompagnée de : *Le Clown*, dans la *Nouvelle Rive Gauche* du 5-12 janvier 1883.

Page 18 : SONNET BOITEUX. On trouve pour la première fois ce sonnet dans une lettre datée de la prison de Mons, — 24 ou 28 novembre 1873 — et adressée à Edmond Lepelletier. Elle est intitulée : *Hiver*, et fait partie d'une série de quatre petits poèmes dénommés par Verlaine : *Mon Almanach pour 1874*. Deux de ces pièces : *Élé* et *Printemps* ont paru sous les numéros suivants : III (*L'espoir lui-même comme un brin de paille dans l'étable...*) et XI (*La bise se rue à travers...*), dans la troisième partie de *Sagesse*; la quatrième, intitulée : *Automne*, dans l'original, figure p. 43 du présent ouvrage, sous ce titre : *Vendanges*. Dans le manuscrit de *Cellulairement*, ce groupe de pièces porte l'épigraphe suivante : Πειθωμετα νυκτι μελανη. (Homère.)

Page 20 : LE CLOWN. Cette pièce a paru tout d'abord, mais avec des variantes, dans *Le Hanneçon* (25 juillet 1867). Elle figure, en outre, dans la *Nouvelle Rive Gauche* du 5-12 janvier 1883. Voyez la note de la page 16.

Page 22 : ÉCRIT SUR L'ALBUM DE M^{me} N[INA] DE V[ILLARS]. Les éditions portent : N. de V. Cette pièce a paru primitivement dans *Paris-Moderne* (25 mars 1883). Sa date de composition nous a été fournie par une lettre à Catulle Mendès, datée d'Arras, le 17 août 1869. Cf. *Trois lettres de Paul Verlaine*. Belles-Lettres, 1921. Sur Nina de Villars — ou Nina de Callias — voyez l'ouvrage d'Edmond Lepelletier, *Paul Verlaine, etc.* Paris, Mercure de France, 1907, in-8°.

Page 24 : LE SQUELETTE. Ce poème a paru tout d'abord dans *Paris-Moderne* (25 juillet 1882). Il figure en tête d'une série de six pièces, publiées dans le courant de l'année 1882-1883, et qui, sous le titre général de *Poèmes de Jadis et de Naguère*, contient : I. *Le Squelette* ; II. *A Albert Méral* ; III. *Pierrot* ; IV. *A Léon Valade* ; V. *A Madame N. de V.* ; VI. *A Ernest Delahaye*. Deux de ces compositions, les numéros IV et VI, ont été, par la suite, écartées du volume et publiées dans *Amour* (1888).

Page 26 : [ET NOUS VOILA TRÈS DOUX...] Cette pièce a paru sous ce titre : *A Albert Méral*, dans *Paris-Moderne* (25 juillet 1882).

Page 28 : ART POÉTIQUE. La date de cette pièce célèbre, véritable manifeste de la poésie symboliste, nous est fournie par une lettre adressée à Léon Valade, en avril 1874,

par le manuscrit de *Cellulairement*, ainsi que par la revue *Paris-Moderne*, du 10 novembre 1882.

Dans le manuscrit de *Cellulairement*, ces vers sont précédés de l'épigraphe suivante :

Mark it Cesario, il is old and plain :
The spinters and the knitters in the sun
And the free maids that weave their thread with bones
Do use to chaunt it; it is silly sooth
And dallies with the innocence of love
Like the old age.

(SHAKESPEARE, *Twelfth night*.)

Voyez à propos de cette pièce, un article de Verlaine, intitulé : *Un mot sur la Rime*, et publié au tome II de ses *Œuvres posthumes*, pages 280-288.

Page 29, vers 10 :

L'Esprit cruel et le *Rire* impur,...

Variante (2^e éd.) :

L'Esprit cruel et le *rire* impur,...

Pages 33-35-37 : ALLÉGORIE ; L'AUBERGE ; CIRCONSPECTION. Ces trois poèmes ont paru successivement dans *Le Hanne-ton*, le premier, le 5 mars 1868, le second, le 30 janvier de la même année, et le troisième, le 25 juillet 1867.

Page 39 : VERS POUR ÊTRE CALOMNIÉ. Cette pièce, inspirée par Madame Paul Verlaine, femme du poète, devait faire partie de *Sagesse*. Elle figure, en effet — mais rayée par l'auteur, — dans un manuscrit de cette œuvre ayant appartenu à Charles de Sivry. Voyez les variantes de ces vers dans notre édition de *Sagesse* (Paris, Les Maîtres du Livre, in-18), pp. 158-159; 198-199.

Page 40, vers 2:

Qui vas respirant comme on *expire* un jour!

Variante (2^e éd.):

Qui vas respirant comme on *respire* un jour!

Il est évident que le texte de la « nouvelle édition » est erroné.

Page 41. LUXURES. Cette pièce a paru dans *Lulèce* (8 mars 1884). On en trouve, sous ce titre : *Invocation*, une première version différente, dans une lettre à Edmond Lepelletier, datée de Jehonville, le vendredi 16 mai 1873. Voici cette première version :

INVOCATION

Chair ! O seul fruit mordu des vergers d'ici-bas,
Fruit âcrement sucré qui jâtes aux dents seules
Des affamés du seul Amour, — bouches ou gueules,
Que fait ? — O chair ! dessert des forts et leurs repas !

Amour ! L'unique émoi de ceux que n'émeut pas
L'horreur de vivre, Amour qui blûtes sous tes meules
Les scrupules des libertins et des bégueules
Pour le pain des Damnés qu'élisent les Sabbats !

Chair ! Amour ! ô *tous les appétits* vers l'Absence,
Toute la délirance et toute l'innocence,
Toi qui nous es si bonne et toi qui m'es si cher,

Je vous supplie, et je vous défie, et je pleure
Et je ris de connaître, en ignorant qu'épeure
Le doute, votre énigme effroyable, Amour, Chair.

Page 43. VENDANGES. Cette pièce a paru dans *Lulèce* (8 mars 1884). Sur son origine, voyez la note relative à la page 18 (*Sonnet boiteux*).

Page 46 : IMAGES D'UN SOU. Cette pièce, nous l'avons dit, figure dans le manuscrit de *Cellulairement*. Elle se trouve fragmentairement, sous ce titre : *Le Bon Alchimiste*, dans une lettre à Lepelletier, datée de Mons, le 28 nov. 1873. Vers 16 :

Sa tendresse à Geneviève...

Variante (2^e éd.) :

La tendresse à Geneviève...

Page 49 : LES UNS ET LES AUTRES. Demeurée longtemps inédite¹ et insérée dans les deux éditions de *Jadis et Naguère*, cette comédie d'expression banvillesque, a fait l'objet d'une réimpression, revue par l'auteur et publiée en 1891 (Paris, Vanier, in-16) au moment de sa représentation. L'œuvre, en effet, fut jouée sur la scène du Vau-deville par les soins du Théâtre d'Art, le 21 Mai 1891², avec la distribution suivante : *Myrtil*, MM. Krauss, de l'Odéon ; *Sylvandre*, Paul Franck, du Gymnase ; *Mezzetin*, Engel, de l'Opéra ; *Corydon*, Henri Huot, du Théâtre d'Art ; *Un Bergamasque*, Albert Girault, du Théâtre d'Art ; *Rosalinde*, MM^{lles} Moreno, de la Comédie-Française ; *Chloris*, Lucie Gérard, du Gymnase ; *Aminle*, Suzanne Gay, du Théâtre d'Art ; *Phillis*, Denise Ahmers, du Théâtre d'Art.

1. Si nous en croyons le témoignage des amis de Verlaine et celui du poète lui-même, cette charmante saynète fut composée avant 1870, et son auteur y mit la dernière main dans l'appartement qu'il occupait chez les parents de sa femme, rue Nicolet. « Je me souviens, rapporte Ernest Delahaye, d'avoir gardé ainsi jusqu'en 1881 ou 1882, époque où elle me fut redemandée, la pièce : *Les Uns et les Autres*, calligraphiée sur papier rose... » (*P. Verlaine*, p. 224). Voyez dans l'ouvrage de Ch. Donos : *Verlaine intime*, une curieuse lettre de Théodore de Banville, du 9 juillet 1885, se rapportant à la publication de cette comédie.

2. Elle fut, par la suite, représentée au Trianon de Versailles, et le 28 Mai 1911 (jour d'inauguration du monument de Verlaine), au théâtre de l'Odéon.

Quoique des remaniements apportés par l'auteur aient eu pour but d'ajouter deux personnages nouveaux : *Un Bergamasque* et *Phillis*, l'œuvre ne subit guère de modifications.

Page 52, vers 8 :

A l'étroit sous les corsages...

Entre ce vers et la réplique qui suit :

CORYDON

A l'exemple de la Cigale nous avons
Chanté...

on trouve ce texte nouveau, dans la troisième édition :

PHILLIS

à Mezzetin.

...Bien chanté ! Grand merci ! Vous m'êtes un délice...

MEZZETIN

Vous m'êtes un nectar...

UN BERGAMASQUE

au Mezzetin.

Je suis votre complice !

MEZZETIN

à Phillis.

Je suis bien...

PHILLIS

Je suis mienne...

MEZZETIN

Et quel est mon souci
De ne pouvoir trop vous le dire !

PHILLIS

pirouettant.

Nous aussi !

Page 52, vers 10 :

Nous *vous* suivons !

Variante (1^{re} éd.) :

Nous *nous* suivons !

Le texte de la première édition était évidemment fautif.

Page 65, vers 2 :

Ami cher, *mes* griefs sont au moins réciproques.

Variante (Ed. des *Œuvres Complètes*, I).

Ami cher, *nos* griefs sont au moins réciproques.

Page 70, vers 8 :

Ils débusquent. Tournons vite le *terre-plein*...

La première édition adopte cette orthographe : *terre-plain*.

Page 72, vers 2 :

Je ne ris pas. *Je* dis posément d'une part,

Variante (2^e éd.) :

Je ne ris pas, *je* dis posément d'une part,

La première leçon est certainement la meilleure.

Page 81, ligne 5 :

Se *retournant* vers Myrtil.

Variante (2^e éd.) :

Se *tournant* vers Myrtil.

Page 85 : LE SOLDAT LABOUREUR. Cette pièce, sorte de réplique à *La Bénédiction*, de F. Coppée, a paru, pour la première fois, sous ce titre : *Le Grognard*, dans la *Revue*

des Lettres et des Arts, du 23 février 1868. Elle a été réimprimée dans la *Nouvelle Némésis*, du samedi 10 octobre 1868.

Page 86, vers 7 :

La campagne d'Egypte. Austerlitz, Iéna,...

Variante (1^{re} éd.) :

La campagne d'Egypte, Austerlitz, Iéna,...

Page 87, vers 23 :

Tantôt, geste ample et voix *forte* qui dominait...

Variante (1^{re} éd.) :

Tantôt geste ample et voix *haute* qui dominait...

Page 88, vers 14 :

Quand passe le marchef *ou* que le rappel bat,...

Variante (1^{re} éd.) :

Quand passe le marchef *et* que le rappel bat,...

Page 89, vers 7 :

La *Distribution* des Aigles, les Adieux,...

Variante (2^e éd.) :

La *distribution* des Aigles, les Adieux,...

Page 89, vers 17 et 18 :

Le maire conduisit *le* deuil au cimetière.

Un feu de peloton fut tiré sur *la* bière...

Variante (1^{re} éd.) :

Le maire conduisit *son* deuil au cimetière.

Un feu de peloton fut tiré sur *sa* bière...

Page 91 : LES LOUPS. Dans la *Revue des Lettres et des Arts* (15 décembre 1867), où elle parut pour la première fois, cette pièce est précédée de l'épigraphe suivante :

Vaste mancenillier de la terre en démente,
Le carnage vermeil ouvrait sa fleur immense.

VICTOR HUGO.

Page 93, vers 2 :

Tout *étincelants* de métal

L'auteur écrit : *étincelant*, dans la première édition.

Page 98 : LA PUCELLE. Selon Edmond Lepelletier (ouvr. cité, p. 491), qui en possédait une copie autographe, cette pièce fut composée en 1862; Verlaine faisait alors sa rhétorique au lycée Bonaparte (actuellement Condorcet). Elle fut publiée pour la première fois, dans le *Parnasse contemporain*, de 1869.

Page 99, vers 4 :

Et la *lorraine*, au seul penser de cette injure,...

Variante (1^{re} éd.) :

Et la *Lorraine* au seul penser de cette injure,...

Pages 100 et 103 : L'ANGÉLUS DU MATIN ; LA SOUPE DU SOIR. Ces deux pièces, on l'a vu plus haut, p. 174, note 1, figurent dans le *Parnasse contemporain* de 1869.

Page 106 : LES VAINCUS. Dans le *Parnasse contemporain* de 1869, où elle parut tout d'abord, sans dédicace, avec trois autres poèmes du même ouvrage, cette pièce ne comporte que les dix premières strophes. Voyez, p. 174, notre Note préliminaire.

Page 113 : LA PRINCESSE BÉRÉNICE. On trouve une intéressante version de ce sonnet banvillesque dans une lettre de Verlaine à Emile Blémont, du 22 juillet 1871, publiée par la *Revue du Nord* (1^{er} février 1896). Une leçon meilleure, à peu près semblable à celle de l'édition originale, figure dans une épître inédite à Léon Valade, datée également de 1871, mais adressée à son destinataire huit jours avant celle de Blémont. Cette pièce a reparu dans *Le Chat Noir*, du 26 mai 1883, en même temps que *Langueur* et *Pantoum négligé*.

Page 115 : LANGUEUR. Cette pièce a paru pour la première fois dans *Le Chat Noir*, du 26 mai 1883.

Page 118 : PANTOUM NÉGLIGÉ. Cette pièce a paru primitivement dans *Le Chat Noir*, du 26 mai 1883.

Page 118, vers 7 :

La libellule erre emmi *les* roseaux,

Variante (2^e éd.) :

La libellule erre emmi *des* roseaux.

Page 119 : PAYSAGE. Voyez la note relative à la page 15 : *Dizain mil huit cent trente*. On sait que cette pièce figure dans *Cellulairement*. Elle a paru tout d'abord dans *Le Chat Noir*, du 14 juillet 1883.

Page 120 : [CONSEIL FALOT.] Cette pièce, comme la précédente, figure dans *Le Chat Noir*, du 14 juillet 1883.

Page 122, vers 6 :

Qu'un coup *du* Destin...

Variante (1^{re} éd.) :

Qu'un coup *de* Destin...

Page 122, vers 12 :

Pour un *dessein* fier.

Variante (2^e éd.) :

Pour un *destin* fier.

Page 122, vers 20 :

Sur l'aile du ciel!...

Variante (1^{re} éd.) :

Sous l'aile du ciel!...

Page 124 : LE POÈTE ET LA MUSE. Charles Denos, dans *Verlaine intime*, donne ce sonnet pour inédit et fait remonter sa composition au séjour du poète dans la prison de Mons, en 1874. Cette pièce aurait alors pour titre, dans le manuscrit original : *A propos d'une chambre, rue Campagne-Première, à Paris, en janvier 1872.* — Le mot : *chambre* est écrit avec une majuscule dans les deux premiers quatrains de la première édition.

Page 128 : UN POUACRE. Cette pièce figure, avec quelques variantes, dans les Lettres de Verlaine à Edmond Lepelletier, ainsi que dans le manuscrit de *Cellulairement* (1873).

Page 135 : CRIMEN AMORIS. Dans le manuscrit de *Cellulairement*, cette pièce porte en sous-titre : *Vision* ; elle est, de plus, précédée de l'épigraphe suivante :

« Non tentabis Dominum Deum tuum. »

Crimen amoris, a reparu dans *Le Chat Noir*, du 28 novembre 1885, soit plus d'un an après la publication originale de *Jadis et Naguère* (Communication de M. Armand

Lods.) Voyez, à propos de cette « Diabolique », l'ouvrage de Lepelletier, p. 372. On trouve dans *Mes Prisons*, de Verlaine (*Œuvres complètes*, IV, p. 391) quelques particularités sur ce poème et les quatre suivants, composés, en 1873 et en 1874, à la prison des Petits Carmes, de Bruxelles, et à la maison cellulaire de Mons.

Page 135, vers 8 :

Promenaient des vins roses dans des *cristaux*...

Variante (1^{re} éd.) :

Promenaient des vins roses dans des *plateaux*...

La correction de la « nouvelle édition » reproduit le texte de *Cellulairement*.

Page 136, vers 19 :

A son *cher* front tout *brûlant* d'orfèvreries...

Variante (1^{re} éd.) :

A son *beau* front tout *chargé* d'orfèvreries...

Même remarque que pour la précédente variante.

Page 137, vers 2 :

Puis les ayant *baisés tous* bien tendrement...

Variante (1^{re} éd.) :

Puis les ayant *tous baisés* bien tendrement...

Page 137, vers 12 :

Oh ! je serai celui-là qui *créera* Dieu !

Variante (1^{re} éd.) :

Oh ! je serai celui-là qui *sera* Dieu !

Même remarque que pour les variantes ci-dessus (pp. 135 et 136).

Page 137, vers 17 à 20 : Cette strophe a été omise dans la première édition. Elle reproduit, sauf quelques variantes, le texte de *Cellulairement*.

Page 138, vers 1 :

« Assez et trop de ces luttes *trop égales*...

Ce texte de l'édition originale est également celui de la seconde édition. On lit dans le manuscrit de *Cellulairement* :

« Assez et trop de ces luttes *inéga*les...

Page 138, vers 15 :

La soie en courts frissons comme de *l'ouate*...

Variante (1^{re} éd.) :

La soie en courts frissons comme de *la ouate*...

Page 138, vers 18 :

Ayant compris, comme s'ils *étaient* résignés...

Variante (1^{re} éd.) :

Ayant compris, comme s'ils *s'étaient* résignés...

Page 139, vers 5 :

Il dit tout bas une *espèce* de prière,...

Variante (1^{re} éd.) :

Il dit tout bas une *sorte* de prière,...

Page 139, vers 16 :

Ceci ne fut qu'un vain *rêve* évanoui...

Variante (1^{re} éd.) :

Ceci ne fut qu'un vain *songe* évanoui...

Page 139, vers 20 :

Les branches d'arbres ont l'air *d'ailles* s'agitant,...

La première édition porte ce texte fautif, corrigé par

le manuscrit de *Cellulairement* et par le texte de la « nouvelle édition » :

Les branches d'arbres ont l'air *d'aller* s'agitant,...

Page 140, vers 7 :

Et le brouillard qui s'essore des *ravines*.,

Dans l'édition princeps, on lit ce mot erroné : *racines*.

Page 141 : LA GRACE. Cette pièce porte le sous-titre de *Légende*, dans le manuscrit de *Cellulairement* ; elle est précédée de l'épigraphe suivante, empruntée aux *Complies du Dimanche* :

« Procul recedunt omnia
Et noctium phantasmata
Hostemque nostrum comprime
Ne pollutantur corpora. »

Page 142, vers 18 :

O Jésus ! *Mais* voici : le Malin qui se voit...

Variante (1^{re} éd.) :

O Jésus ! *mais* voici : le Malin qui se voit...

Page 143, vers 15 :

Qui par *sa* volonté plus forte que l'*enfer*...

Variante (1^{re} éd.) :

Qui par *la* volonté plus forte que l'*Enfer*...

Page 143, vers 17 :

Et de flamme, et *braver* leur impure cohorte,...

Variante (1^{re} éd.) :

Et de flamme, et *bravé* leur impure cohorte...

Page 147, vers 2 :

Vois que mon âme est faible en *ce* dolent exil...

Le texte de *Cellulairement* nous fournit cette heureuse variante :

Vois que mon âme est faible en *son* dolent exil...

Page 148. L'IMPÉNITENCE FINALE. Ce conte rimé porte, dans le manuscrit de *Cellulairement*, le sous-titre de *Chronique parisienne*. Il est précédé de l'épigraphe suivante :

« Elle
Dort
Quelle
Mort! »

(J. DE RESSÉGUIER.)

Il a été publié dans *Lulèce* (7 septembre 1884).

Page 151, vers 6 :

Et ce n'est pas toujours le moment de *la* grâce.

Variante (1^{re} éd.) :

Et ce n'est pas toujours le moment de *ma* grâce.

Page 153, vers 15 :

Pleurait. Et *tout en un* instant s'évanouit.

Variante (2^e éd.) :

Pleurait. Et *en tout un* instant s'évanouit.

Page 154, vers 10 :

De ses deux poings et, fou *dans* sa douleur muette...

Variante (1^{re} éd.) :

De ses deux poings et, fou *de* sa douleur muette...

Page 156. DON JUAN PIPÉ. Dans le manuscrit de *Cellulairement* on lit, à la suite de ce titre : *Mystère*, puis l'épigraphe suivante :

Thou wear a lion's hide : doft it for shame
And hang a calf's skin on those recreant limbs!

(SHAKESPEARE. *King John.*)

Page 157, vers 6 :

Loin de *tout lieu* où fleurit l'oranger...

Variante (1^{re} éd.) :

Loin de *tous lieux* où fleurit l'oranger...

Page 159, vers 11 :

L'ange des nuits n'abrite sous *son aile*...

Le texte de la première et de la seconde édition porte :

L'ange des nuits n'abrite sous *ses ailes*...

C'est là une faute que corrige le texte du manuscrit de *Cellulairement*.

Page 163. AMOUREUSE DU DIABLE. Cette pièce porte en sous-titre : *Chronique parisienne*, dans le manuscrit de *Cellulairement*. Elle est précédée de l'épigraphe suivante, empruntée au poème d'*Eloa*, d'Alfred de Vigny :

« Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas »

Un texte primitif figure dans une lettre inédite de Verlaine à Edmond Lepelletier, du 8 septembre 1874. Ce poème fut publié pour la première fois dans la *Nouvelle Rive Gauche*, du 23 mars 1883.

Page 164, vers 1 :

Hélas ! toute *grandeurs*, toute *délicatesses*,...

Variante (2^e éd.) :

Hélas ! toute *grandeur*, toutes *délicatesses*,...

AD. B.



TABLE DES POÈMES





TABLE DES POÈMES

JADIS

PROLOGUE	3
--------------------	---

SONNETS ET AUTRES VERS

A LA LOUANGE DE LAURE ET DE PÉTRARQUE	7
PIERROT	9
KALÉIDOSCOPE	11
INTÉRIEUR	13
DIZAIN MHL HUIT CENT TRENTE	15
A HORATIO	16
SONNET BOITEUX	18
LE CLOWN	20

*St. Louis
Marchand*

ÉCRIT SUR L'ALBUM DE M ^{me} N[INA] DE V[ILLARS] . . .	22
LE SQUELETTE	24
[ET NOUS VOILA TRÈS DOUX A LA BÊTISE HUMAINE] . .	26
ART POÉTIQUE	28
LE PITRE	31
ALLÉGORIE	33
L'AUBERGE	35
CIRCONSPÉCTION	37
VERS POUR ÊTRE CALOMNIÉ.	39
LUXURES	41
VENDANGES	43
IMAGES D'UN SOU	45

LES UNS ET LES AUTRES

PERSONNAGES	50
SCÈNE PREMIÈRE	51
SCÈNE II	52
SCÈNE III	53
SCÈNE IV	57
SCÈNE V	62
SCÈNE VI	63
SCÈNE VII.	67
SCÈNE VIII	71
SCÈNE IX	77
SCÈNE X	81

VERS JEUNES

LE SOLDAT LABOUREUR	85
LES LOUPS	91
LA PUCELLE	98
L'ANGÉLUS DU MATIN	100
LA SOUPE DU SOIR.	103
LES VAINCUS.	106

A LA MANIÈRE DE PLUSIEURS

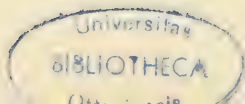
I. LA PRINCESSE BÉRÉNICE	113
II. LANGUEUR.	115
III. PANTOUM NÉGLIGÉ	117
IV. PAYSAGE	119
V. CONSEIL FALOT	120
VI. LE POÈTE ET LA MUSE.	124
VII. L'AUBE A L'ENVERS.	126
VIII. UN POUACRE	128
IX. MADRIGAL	130

NAGUÈRE

PROLOGUE.	133
CRIMEN AMORIS.	135
LA GRACE.	141
L'IMPÉNITENCE FINALE.	148
DON JUAN PIPÉ	156
AMOUREUSE DU DIABLE	163



NOTES ET VARIANTES.	171
-----------------------------	-----





CE LIVRE, LE QUATRE-VINGT-TROISIÈME DE LA COLLECTION DES
« MAÎTRES DU LIVRE », A ÉTÉ

ÉTABLI PAR AD. VAN BEVER. TIRÉ A MILLE NEUF CENT QUATRE-VINGT-DIX EXEMPLAIRES, SOIT : 60 EX. SUR GRAND VÉLIN DE RIVES (DONT 6 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 1 A 54 ET DE 55 A 60 ; 55 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE RIVES, BLEU LAVANDE (DONT 3 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 61 A 112 ET DE 113 A 115 ; ET 1875 EX. SUR PAPIER DES MANUFACTURES DE RIVES (DONT 100 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 116 A 1890 ET DE 1891 A 1990. LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER PAR R. H. COULOUMA, A ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY, DIRECTEUR, LE XXX AVRIL MCMXXI.

LES EN-TÊTES ET CULS-DE-LAMPE
DÉCORATIFS ONT ÉTÉ DESSINÉS ET
GRAVÉS SUR BOIS PAR P.-E. VIBERT.

337-4860

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

FEB 15 '79



FEB 10 '79



25 OCT. 1994

24 OCT. 1994

29 MARS 1995

29 MARS 1995

DEC 16 2005

U014 DEC 2005

CE



a39003



003367314b

CE PQ 2463

.J3 1921

C02 VERLAINE, PA JADIS ET NAG

ACC# 1228018

